UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Presented to

The Library

of the

University of Toronto

by

The Estate of the late
Miss Margaret Montgomery

LA
VIEILLESSE D'HÉLÈNE

V 27 P d

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

LES ROIS, roman. . . . . 1 vol.
JEAN-JACQUES ROUSSEAU. . . . . 1 —
JEAN RACINE . . . . . 1 —
CHATEAUBRIAND . . . . . 1 —

THÉATRE

L'AINÉE, comédie en quatre actes.
L'AGE DIFFICILE, comédie en trois actes.
BERTRADE, comédie en quatre actes.
LA BONNE HÉLÈNE, comédie en deux actes, en vers.
LE DÉPUTÉ LEVEAU, comédie en quatre actes.
FLIPOTE, comédie en trois actes.
MARIAGE BLANC, drame en trois actes.
LA MASSIÈRE, comédie en quatre actes.
LE PARDON, comédie en trois actes.
RÉVOLTÉE, pièce en quatre actes.
LES ROIS, drame en cinq actes.

En cours de publication :

THÉATRE COMPLET

Déjà parus, tomes I, II et III. . . . . 3 vol.

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés pour tous les pays.

Copyright, 1914, by CALMANN-LÉVY.

PARIS. — IMP. L. POCHY, 52, RUE DU CHATEAU. — 555-14.

LF
15475v

JULES LEMAITRE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LA VIEILLESSE D'HÉLÈNE

NOUVEAUX CONTES EN MARGE

391627
23.4.41

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

PQ
2337
L3V5

Il a été tiré de cet ouvrage

SOIXANTE-DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE

et

QUARANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER IMPÉRIAL DU JAPON,

tous numérotés.

En Marge de l'Odyssée

La Vieillesse d'Hélène

HÉLÈNE de Sparte, fille du Cygne et de Léda, était depuis cinquante ans la belle Hélène.

Elle avait eu des commencements magnifiques. Enlevée à douze ans par le héros Thésée, mariée à quinze ans au roi Ménélas sous la garantie de toute la Grèce, enlevée peu après par Pâris, également adorée des Argiens et des Phrygiens, l'Europe et l'Asie s'étaient entr'égorgées pour elle. Et, depuis vingt-cinq ans, rentrée à Sparte, épouse fidèle et maîtresse de maison incomparable, elle

était honorée des hommes et pour sa vertu présente et pour son passé pathétique.

Sa gloire était au comble. Sa beauté avait enrichi la langue du pays d'une quantité de dictons et de proverbes. Les aèdes continuaient de célébrer ses yeux, ses cheveux, sa bouche, ses bras et son sein. Les femmes imitaient ses parures ; tous les adolescents rêvaient d'elle, et son image peuplait les nuits des hommes mûrs, de ceux qui furent au siège de Troie.

Elle était pleine de souvenirs, mais « sereine comme une mer calme », ainsi que parle le poète Eschyle.

En réalité, elle avait déchaîné les plus furieuses passions sans être elle-même grandement émue, sinon du plaisir d'être tant aimée et de voir, autour d'elle et quelquefois à ses côtés, les visages bouleversés et frénétiques des hommes. Elle avait joui surtout de son action sur eux.

Or, vers la cinquantaine, elle devint sou-

cieuse. L'idée lui vint que son orgueil ingénu s'était peut-être trompé. Elle se demandait si elle avait eu vraiment la meilleure part et si elle n'avait pas donné infiniment plus de plaisir qu'elle n'en avait reçu. Elle envia des femmes de Sparte, des dames de ses amies, qui avaient de durs amants et qui souffraient par eux, mais qui, au moment où elle s'avisait de les plaindre, tout à coup pâlissaient de bonheur à cause d'un souvenir.

Celle qui fut tant aimée avait-elle connu l'amour? Elle se disait que la violente Hermione, fiancée à Pyrrhus, trahie par lui, l'assassinant et se poignardant sur son corps, avait été, qui sait? plus heureuse que sa mère.

La douce Hélène, toutefois, n'osait souhaiter un bonheur si tragique. Mais la maîtresse de Thésée, de Pâris, d'Ulysse peut-être, de Patrocle sans doute, et d'Hector à ce qu'il semble, celle qui avait été adorée de tant de milliers d'hommes fut curieuse d'aimer enfin.

Comme elle était paresseuse, elle ne chercha pas très loin.

Il y avait dans la garde du roi Ménélas un jeune soldat sans fortune, mais de bonne famille, qui s'appelait Arsace et qui était beau. Il avait toujours montré à la reine Hélène le respect le plus exact. Mais, un jour, elle le regarda d'une certaine façon, et, quoiqu'elle fût novice et maladroite en cette affaire (car jusque-là elle n'avait jamais eu à solliciter les hommes), il la comprit fort bien.

Il fit très soigneusement tout ce que les amoureux ont coutume de faire en pareil cas. Hélène l'aperçut plusieurs fois errant la nuit sous ses fenêtres. Il lui adressa des vers, qui d'ailleurs n'étaient pas de lui. La reine, émue, signala à Ménélas le mérite ignoré de ce jeune homme et le fit nommer capitaine des gardes.

Elle qui, même au plus fort du siège de Troie, avait eu un très bon sommeil, connut les insomnies. Elle crut qu'il y avait chez

Arsace quelque chose d'unique, à quoi elle devrait des délices inouïes et sans quoi elle ne pouvait plus vivre, et elle y pensait sans interruption.

Un jour d'été, elle lui donna rendez-vous au fond du jardin, dans un cabinet de verdure. L'heure était languissante. Arsace vint. A demi couchée sur une chaise longue, elle lui demanda s'il aimait sa mère ; elle lui parla des tristesses de l'existence et de l'indifférence de Ménélas. Elle crut Arsace ému, alors qu'il n'était que très ennuyé, et elle s'abandonna dans des bras respectueux et qui ne la désiraient point.

L'ambitieux capitaine des gardes manqua de courage. Ce garçon refusa l'Hélène de Thésée et de Pâris, l'Hélène de la guerre de Troie. Elle ne comprit pas pourquoi ; mais, dès le lendemain, elle le fit destituer par son mari.

Quelques jours après, comme elle descendait aux cuisines pour y donner des ordres,

elle entendit Arsace, qui y avait ses habitudes avec une des servantes, parler d'une certaine « vieille » qu'il déclara « enragée ».

Remontée dans sa chambre, la belle Hélène se regarda de bonne foi dans son miroir d'argent. Elle vit ses cinquante-cinq ans comme ils étaient ; elle vit les petites rides innombrables, la racine pâle des cheveux teints, les poches sous les yeux, les deux cordes sous le menton.

En même temps, l'homme qui l'avait assurément le plus aimée, Ménélas, toujours délicat, prit prétexte d'une maladie légère pour faire chambre à part.

Elle souffrit de voir la jeunesse de ses servantes, leur fraîcheur, leur chair ferme. Et elle les remplaça par des femmes mûres.

Elle passa des heures, chaque jour, à se faire masser par des négresses habiles, à teindre ses cheveux, à s'enduire de fards que composait un esclave syrien, et qui lui faisaient un visage uni comme la glace, à condi-

tion de ne plus rire et de n'ouvrir la bouche qu'avec circonspection. Mais une fois, dans un banquet, comme un aède célébrait mécaniquement sa beauté, elle pleura malgré elle, intarissablement, et ses larmes creusaient de longs sillons dans le fard de ses joues. (Et personne ne le vit, parce qu'elle était et devait être immortellement la belle Hélène ; mais elle crut qu'on l'avait vu.)

Elle eût donné toute sa gloire pour n'être qu'une fille de quinze ans, simplement gentille. Et, ne pouvant l'être, elle voulut le paraître du moins, et être jeune pour quelqu'un, une fois encore, avant de mourir.

Dans une des prairies attenantes au jardin du roi, Hélène avait remarqué un jeune berger qui, tous les jours, gardait son troupeau. Il était joli et semblait doux. Habillée en bergère, coiffée d'un grand chapeau de paille qui ombrageait ses traits, elle l'aborda au crépuscule, en se donnant pour la fille d'un fermier voisin.

Et, tous les soirs, à la même heure, plus près de la nuit que du jour, elle allait trouver le petit pâtre, l'interrogeait sur sa famille et sur les choses des champs. Il ne percevait d'elle que l'éclat de ses yeux sous le large chapeau, ses mouvements encore souples dans sa robe légère, et sa voix qu'elle avait conservée claire et pure, presque enfantine. Et il la prenait pour une jeune fille.

Il était timide, mais peu à peu elle l'apprivoisa. Elle l'encourageait aux tendres propos. Elle lui apprenait de petites chansons d'amour. Et, comme la saison était douce, ils restaient tous deux ensemble, contents et quelquefois ne disant rien, fort avant dans la nuit.

Une seule fois, elle avait permis à l'enfant de lui prendre un baiser sur la joue, mais de loin, en avançant les lèvres et en retirant les mains, comme on boit au filet d'eau d'une fontaine quand on craint de se mouiller.

Or, par une tiède nuit d'été, le petit pâtre, amoureux enfin, et plus hardi que de cou-

tume, tenta de prendre Hélène dans ses bras. « Non, non ! » dit-elle, et elle évita l'étreinte. « Pourquoi? — Cela n'est pas bien. » Il la supplie ; il insiste ; elle fuit. Il la poursuit ; elle lui échappe en tournant autour des arbres. Mais il court mieux qu'elle ; il va la rattraper. S'il la prend, s'il la serre contre lui, s'il l'embrasse à pleines lèvres, il sentira les chairs molles... Puis, l'aube blanchit, il fait déjà clair. S'il lui enlève son grand chapeau, s'il se penche sur sa tête renversée, il verra...

Alors, l'héroïque fille du Cygne et de Léda, tirant un poignard de sa ceinture, le plongea tout entier dans son cœur avant d'être touchée par les mains de l'enfant et pour qu'il ne connût pas sa vieillesse.

Le Secret de Pénélope

Donc, comme tout le monde le sait, Pénélope, obsédée par les prétendants, leur avait déclaré qu'elle choisirait l'un d'eux quand elle aurait terminé sa broderie ; et, pour reculer ce moment, elle défaisait la nuit son travail du jour.

Les prétendants, Antinoos, Eurymaque, Anphinome, Agélas, Démoptolème, Euryade, Elatos, Pisandre, Eurydamas, Amphimédon, Polybe, Ctésippe, Léocrite et Liodès, ne s'étaient point aperçus de cette ruse. Ils attendaient sans impatience l'heure où Pénélope

se prononcerait. Ils se trouvaient bien dans la maison d'Ulysse, abondamment nourris, charmés par les chants de l'aède, et prenant d'ailleurs leur plaisir avec les servantes. Ils savaient que, le lendemain du jour où Pénélope aurait choisi l'un d'entre eux, les autres devraient se retirer et renoncer à cette vie aisée et joyeuse. Ils s'arrangeaient donc pour qu'elle durât le plus possible : tout en usant des biens d'Ulysse, ils y mettaient cependant quelque modération, maintenaient en bon état les terres, les vignes, les troupeaux, ne consommaient que la moitié des produits : veaux, agneaux, jeunes porcs, vin et blé, et laissaient l'intendant de Pénélope vendre le reste ; car, chacun d'eux espérant être l'élu, tous, en même temps qu'ils avaient plaisir à jouir des fruits, avaient intérêt à ce que le fonds demeurât intact.

Ainsi, un certain ordre s'était établi peu à peu dans la maison d'Ulysse absent. Les prétendants vivaient d'accord ; peu de querelles,

et, sauf quelques débauches pour célébrer les fêtes des dieux, une vie saine et régulière. A ce régime, plusieurs engraissaient.

Aucun n'attendait plus le retour d'Ulysse. Pénélope seule y croyait encore.

Elle se gardait toujours pour son mari. Mais elle s'était lassée d'insulter les prétendants. Et ceux-ci redoublaient de courtoisie à son égard. Au commencement, ils s'étaient installés chez Ulysse pour défendre la reine, disaient-ils, contre les attaques des rois voisins. Pénélope avait fini par accepter cette fiction. Et en effet elle les logeait et les nourrissait : mais ils lui assuraient une tranquillité parfaite.

Bref, elle les supportait et même elle s'accoutumait à eux. Mais aucun ne lui plaisait ni ne l'émouvait ; leurs façons lui semblaient sans finesse ; et, seule, l'image de son époux lointain possédait sa pensée et son cœur.

*
* *

Un jour, un Phénicien, porteur de marchandises, aborda dans l'île d'Ithaque. Il raconta que, dans ses voyages, il avait rencontré un pilote crétois, qui avait entendu dire à un marchand d'Athènes, qui le tenait d'un matelot phocéen, qu'Ulysse, depuis six ans, vivait avec Calypso.

« Je l'ai vu de mes yeux, avait dit le Phocéen. J'avais été jeté par un naufrage dans l'île de cette Nymphe. Elle m'y reçut fort bien, et m'offrit même une de ses servantes. Le roi Ulysse me fit ses compliments ; il m'aida à construire un radeau : grâce à quoi un vaisseau égyptien put nous recueillir, moi et la petite qui avait absolument voulu me suivre. Mais le roi Ulysse était resté, se trouvant bien où il était. »

Pénélope ne pensait pas que son mari lui eût, depuis vingt ans, gardé une fidélité exacte. Toutefois, de se le figurer oisif et gras-

sement nourri par une Nymphe dans cette île de joie qui fournissait des petites amies aux matelots naufragés, — tandis qu'elle-même se consumait solitairement de regret et d'attente, — cela ne lui plut point. Et en même temps elle commençait à croire que son époux, ainsi retenu par une divinité, ne rentrerait plus à Ithaque.

*
* *

Or, peu de temps après, les prétendants amenèrent avec eux et présentèrent à Pénélope un nouveau compagnon. C'était le prince Aristonoos, fils du vieux roi de l'île de Makaria. Aristonoos revenait d'un voyage de plusieurs années à travers la Hellade, l'Égypte et l'Asie, car il avait l'esprit curieux. Il avait souvent entendu parler de la sagesse de Pénélope et de sa constance conjugale, déjà célèbres dans le monde entier. Rentré dans son pays, il avait fait connaître aux prétendants

son dessein de demander, lui aussi, la main de la reine d'Ithaque ; et, comme il était riche et puissant, ils avaient accepté qu'il se mît avec eux sur les rangs.

Pénélope trouva Aristonoos de bonne mine et qui, par l'agrément et la courtoisie des propos, ressemblait en quelque manière à Ulysse lui-même. Puis, un prétendant de plus, c'était un peu de nouveauté et de distraction dans sa vie monotone.

— Sage reine, lui dit Aristonoos, je n'ai pour vous que des sentiments de respect et d'amitié, et je ne viens pas ici pour augmenter vos ennuis. Mais il ne vous sera pas plus difficile, je pense, de choisir entre quinze qu'entre quatorze. J'accepte, bien entendu, les conditions dont ces seigneurs m'ont instruit, et j'attendrai patiemment que vous ayez terminé votre célèbre broderie. Mais, hélas ! je crains que ces vertueux retards ne soient inutiles et que votre illustre mari ne soit déjà descendu chez les ombres. Le bruit

court que la magicienne Circé, d'un coup de baguette, a donné la mort à ce héros, parce que, tout plein du souvenir de votre beauté et de vos mérites, il résistait à cette méchante femme.

Ainsi Aristonoos mêlait, dans son discours, aux choses qui pouvaient faire pleurer la reine, celles qui pouvaient la faire sourire en caressant son orgueil.

Aristonoos n'était pas comme les autres prétendants. Tout en buvant fort largement, il ne s'enivrait point. Il savait chanter en s'accompagnant de la lyre. Il était libéral : souvent il faisait venir de l'île de son père d'amples provisions de viandes et de fruits, sans doute dans la pensée d'alléger les charges de Pénélope. Et, comme les prétendants en profitaient, ils n'y trouvaient rien à redire.

Mais Pénélope sentait cette délicatesse. Elle commençait à songer que, si elle n'avait eu l'insigne honneur d'être la femme du héros Ulysse, il lui eût été supportable de vivre

sous la loi d'un homme tel qu'Aristonoos, et que, si Ulysse était aujourd'hui chez les morts, Aristonoos serait celui pour qui elle se résignerait le moins douloureusement à un hymen contraint. Non qu'elle eût cessé d'aimer et de regretter Ulysse, ou qu'elle crût qu'aucun autre mortel lui pût être comparable : mais, ayant espéré son retour pendant vingt ans, enfin elle ne l'espérait plus ; et dès lors mieux valait en finir et se donner un compagnon qui fût capable de conserver et de défendre la maison et les biens de l'éternel absent. Elle se persuada que l'ombre même d'Ulysse, dans un rêve, lui avait désigné Aristonoos comme son successeur.

*
* *

Ce rêve et ces réflexions firent qu'une nuit elle oublia de défaire sa broderie du jour. Elle l'oublia de même la nuit suivante, et plusieurs nuits encore. Mais pendant le jour, au contraire, elle brodait du matin au soir

avec une grande application. En sorte que l'ouvrage avançait rapidement et allait être bientôt terminé.

Mais un jour, et le lendemain, et plusieurs jours encore, Pénélope s'aperçut que l'ouvrage n'avançait plus.

C'est que l'un des prétendants, Liodès, le moins riche et l'un des moins robustes et des moins beaux, considérant qu'il avait peu de chances d'être choisi et qu'il ne pouvait que gagner au prolongement de la situation, faisait nuitamment défaire par une servante le travail quotidien de Pénélope.

La reine crut d'abord à un prodige,et qu'un dieu la punissait de ses pensées secrètes. Mais en même temps elle surveilla ses servantes et, une nuit, surprit l'une d'elles, Mélantho, dans le moment où elle défaisait le voile.

Elle l'admonesta fort vivement :

— Mais, madame, dit Mélantho, je ne fais que ce que vous avez fait vous-même si longtemps, et j'avais cru vous complaire.

Pénélope rougit sous l'œil moqueur de cette fille.

Toutefois, piquée par la résistance, elle redoubla d'activité et fit un jour le dernier point de l'interminable broderie.

Et c'est alors qu'Ulysse revint.

*
* *

Il revint, changé en vieillard par Minerve, et se présenta dans sa maison sous l'aspect d'un mendiant. Pénélope ne pouvait le reconnaître : mais elle le traita avec bienveillance, et parce qu'elle était naturellement douce, et parce que, malgré ses haillons, il n'avait point la mine basse. Et comme Aristonoos, seul entre les prétendants, respecta le vieux pauvre et le défendit contre les injures, elle en estima davantage le prince de Makaria.

Cependant, la broderie achevée, il lui fallut, selon sa promesse, désigner son époux. Par pudeur, elle ne voulut point le choisir

elle-même ; mais, comme il est rapporté au Chant XXII de *l'Odyssée*, elle descendit dans la cour, chargée de l'arc et du carquois d'Ulysse, et dit aux princes qu'elle serait à celui qui tendrait cet arc et qui traverserait les douze anneaux.

C'est qu'elle n'avait pas été sans remarquer qu'Aristonoos, de même qu'il était le plus humain des prétendants, était le plus fort et le plus adroit dans les jeux auxquels ils se livraient quelquefois entre leurs nombreux repas.

Et elle était si bonne qu'elle permit au vieux mendiant de concourir : mais elle était si éloignée de le reconnaître qu'elle stipula en souriant que, si d'aventure il était vainqueur, elle ne se croirait point obligée de l'épouser.

Et comme elle s'attardait dans la cour, parmi les hommes, Télémaque, soucieux des bienséances, la renvoya dans sa chambre.

*
* *

Elle y attendit le résultat du concours de l'arc, sans inquiétude ; car un dieu avait mis dans son esprit la certitude que nul ne tendrait l'arc, ou que ce serait Aristonoos.

Mais sa nourrice Euryclée accourut et lui dit :

— Sois heureuse, ma chère fille. Le mendiant est vainqueur. Le mendiant est Ulysse, qui a repris sa vraie figure. Avec l'aide de Télémaque, et du porcher Eumée, et du bouvier Philétios, il a fait périr tous les prétendants.

Pénélope tressaillit, puis se contint. Elle demanda d'une voix tranquille :

— Tous?

— Oui, tous.

— Aristonoos aussi?

— Oui, dit la nourrice.

Pénélope pensa qu'Aristonoos n'avait pourtant rien fait de mal, et que la justice d'Ulysse

avait peut-être manqué de discernement : mais, parce qu'elle était la prudente Pénélope, elle ne dit plus rien. Elle redescendit dans la cour, vit Ulysse debout sur les corps amoncelés et le reconnut ; mais elle n'en convint pas tout de suite et le soumit à une épreuve, afin de se donner à elle-même le temps de plier entièrement son âme à son devoir.

Puis, quand la reconnaissance fut complète, et que son époux l'eut tenue dans ses bras après tant d'années, elle éprouva les sentiments qu'elle devait, et s'enorgueillit d'être demeurée fidèle.

Mais, au petit jour, comme Ulysse dormait d'un sommeil pesant, elle quitta son lit et, suivie de sa nourrice, pénétra furtivement dans la cour, où les morts étaient entassés sous le portique. Elle y découvrit le corps d'Aristonoos et fit sur lui une libation de vin noir, qui se mêla au sang dont la terre était toute mouillée.

*
* *

Elle continua d'être la sage Pénélope. Et, comme elle était encore plus triste qu'avant le retour d'Ulysse, on croyait que cette tristesse lui venait de sa piété et qu'elle était convenable à sa vertu.

En Marge d'Hérodote

Tati

Tati, courtisane, vivait à Memphis trois mille cinq cents ans avant notre ère. Elle était célèbre par sa beauté, son esprit et sa magnificence. Après qu'elle eut acquis de grandes richesses par son industrie, assez jeune encore et toujours belle, elle songea à la mort. Elle voulut se préparer un tombeau dans lequel elle pût passer agréablement sa seconde vie et qui, en même temps, attestât aux siècles futurs la puissance de sa beauté. Dès lors, elle demanda à chacun de ses amants, non plus de l'or ou

des bijoux, mais une pierre pour son tombeau. Elle eut bientôt beaucoup de ces pierres; c'étaient des blocs de granit ou de basalte de Syène, taillés sur place, puis amenés par les crues du Nil au pied de la falaise du désert.

Avec ces pierres, elle se fit construire une pyramide, beaucoup moins grande, à la vérité, mais plus élégante et plus soignée que celles des pharaons. La chambre intérieure était luxueuse et commode, et Tati y venait souvent se reposer et méditer.

Elle avait tout ce qu'elle désirait : un des plus beaux palais de Memphis, des robes, des joyaux, des statues, toute une ménagerie d'animaux sacrés, chiens, chats, ibis et crocodiles ; elle s'était ménagé, après une vie brillante, une survie tranquille et elle s'étonnait de n'en pas éprouver plus de satisfaction.

Or Tati, qui avait fait plaisir à tant d'hommes, prêtres, capitaines ou marchands, n'en avait jamais aimé un seul. Mais un jour,

ayant rencontré Satni, fils du grand prêtre d'Apis, elle l'aima.

Satni, plus jeune que Tati, était délicat de corps et de visage. Élevé dans le temple, il était fort instruit, non seulement des choses de la religion, mais encore des diverses philosophies. Il riait difficilement et son regard était à la fois aigu et triste.

A cause de tout cela, Tati l'aima de telle sorte qu'elle jura d'être possédée par lui ou de mourir. Un soir, dans un repas de jeunes gens et de filles galantes, où s'était laissé entraîner le mystérieux Satni, elle lui fit connaître son désir avec simplicité, car elle était trop amoureuse pour être habile. Elle lui dit qu'elle n'avait point pour lui un sentiment passager comme en peuvent éprouver les femmes de sa condition, mais que sa volonté était d'être à lui uniquement et pour toujours. Et elle négligea de lui demander s'il l'aimait lui-même.

Satni, surpris, l'examina longuement, comme

quelqu'un qui est curieux et qui doute. Sous ce regard, elle pensait malgré elle aux petites rides qu'elle voyait quelquefois au coin de ses yeux quand elle avait ôté son fard et qu'elle s'étudiait de près dans son miroir; et elle se sentait soumise d'avance à tout ce qu'il voudrait.

Satni lui dit :

— Accepteras-tu mes conditions?

— Oui, répondit-elle.

— Quelles qu'elles soient?

— Quelles qu'elles puissent être.

— Alors écoute. Efface ton passé autant qu'il est en toi. Renonce à une immortalité somptueuse. Renonce à ta gloire.

— Et que faut-il faire pour cela?

— Défais le tombeau que tu dois à la libéralité de tes amants. Tu en feras porter les pierres dans cet endroit de la ville où l'on construit un nouveau temple au dieu Ptah. Puis, tu vendras ta maison et tes parures, et tu en donneras l'argent aux pauvres. Jusqu'à ce que tout cela soit fait, tu ne me verras

point. Mais, quand tu seras dépourvue et nue comme l'enfant nouvellement né, tu viendras m'en avertir.

— Le plus dur, dit Tati, c'est de renoncer au luxe et aux commodités de ma seconde vie. Souvent, quand je m'ennuie, je me divertis à penser comme je serai bien dans ma belle chambre sépulcrale.

— Crois-moi, tu seras aussi bien dans le plus petit tombeau de briques.

— Mais, alors, qui connaîtra mon tombeau?

— Mais, puisque tu renonces à la gloire ! Fais ce que tu as promis. En le faisant, déjà tu éprouveras des compensations. Mais je vois bien que tu hésites.

— Je n'hésite pas, dit Tati, car je t'aime et je te veux.

— Nous verrons bien, dit Satni.

*
* *

Tati commença par renoncer aux fêtes et par fermer sa maison à ses amants et à ses

petites amies. Ensuite, elle fit savoir au gouverneur de la ville qu'elle offrait de riches matériaux pour la construction du temple de Ptah. Elle envoya des ouvriers disjoindre les blocs de sa pyramide de basalte. Puis chaque pierre fut placée sur un chariot et traînée par des buffles à travers la ville. Tati, dans son zèle, suivait l'attelage, vêtue d'une simple robe de toile.

D'abord, on n'y fit guère attention, à cause de l'habituel encombrement des rues. Mais bientôt on remarqua le chariot expiatoire de la courtisane ; on racontait son histoire ; on parlait du « vœu de Tati », on admirait la grandeur de sa passion et l'éclat de sa pénitence. Les jeunes débauchés et les vieux aussi faisaient la haie sur son passage. Et de la voir dans cet appareil, leur désir en était renouvelé. Plusieurs lui firent des offres magnifiques, qu'elle eut le plaisir de repousser avec indignation.

Quand tout l'extérieur du tombeau de

Tati fut enlevé, comme les pierres qui formaient la chambre souterraine étaient plus petites, Tati eut l'idée de les porter elle-même, une à une, dans un pan de sa robe. Elles étaient encore trop lourdes pour elle, et Tati se traînait péniblement dans la ville avec son fardeau. La foule se pressait toujours plus nombreuse sur ses pas. Tati, en sueur et défaillante, se sentait sublime.

Lorsque la dernière pierre de son tombeau eut été transportée au chantier du temple de Ptah, elle vendit son palais, ses meubles et ses parures et en adressa le prix aux magistrats de Memphis, pour être distribué aux Égyptiens de la troisième et de la quatrième classe, qui étaient les bouviers et les porchers.

Depuis le commencement de son sacrifice, elle avait sans cesse devant les yeux le visage délicat et les yeux sombres de Satni ; elle se le représentait penché sur elle et la serrant dans ses bras fins, et elle avait le cœur inondé de joie en songeant à sa récompense.

*
* *

Elle alla chez lui vers le soir. Elle n'avait aucun bijou et était seulement vêtue d'un grand manteau de laine commune.

— Me voici, dit-elle, « dépourvue et nue comme l'enfant nouvellement né ». Regarde, Satni.

Et elle ôta son manteau.

— C'est fort bien, dit le fils du grand prêtre. Mais, Tati, je ne t'aime pas.

— Tu ne m'aimes pas?

— T'avais-je promis de t'aimer?

— Mais alors, dit en pâlissant la courtisane, que vais-je devenir?

Et Satni, toujours souriant :

— Es-tu si à plaindre? Je pense que tu ne t'ennuies plus. Ta situation est excellente, et tu es encore plus célèbre qu'auparavant. Tu n'auras aucune peine à refaire ta fortune. Tu me dois plus de plaisirs et d'avantages que si j'avais consenti à ton désir. Tu as joui d'être

en spectacle à toute la ville ; tu as augmenté ta gloire en voulant la détruire. Tu as perdu la peur de la vie d'outre-tombe, si bien que tu n'as même plus pensé à te faire construire un petit tombeau économique. Il est vrai que, pendant que tu défaisais ton sépulcre, tu achevais de vieillir et de te défaire toi-même ; mais tu as eu des émotions qui ont rendu plus pathétique ta beauté finissante. Tu devrais donc me remercier. Mais je ne t'aime pas, Tati... Au reste, je n'aime pas les femmes.

— Tu as trop d'esprit, dit la courtisane.

Pendant que Satni parlait, elle avait remis son manteau ; puis, se traînant sur les genoux, elle avait fait le geste d'entourer le jeune philosophe de ses deux bras suppliants et tremblants... Mais, tout à coup, elle saisit un poignard qu'elle avait caché dans ses cheveux, et le lui planta entre les deux épaules.

En Marge d'Ovide

Daphné

DAPHNÉ, fille du fleuve Pénée, avait peur de l'amour. La chasse était son seul plaisir. Plusieurs jeunes gens l'avaient déjà demandée en mariage ; mais elle ne songeait qu'à courir les bois.

Son père lui disait souvent : « Ma fille, tu dois me donner un gendre ; ma fille, j'attends de toi des petits-fils. » Ce discours la faisait rougir et, regardant le mariage même comme un crime, elle se jetait entre les bras de son père : « Permets-moi, mon père, de conserver ma virginité. Accorde-moi la même grâce que

Jupiter a accordée à Diane ». Pénée répondait : « Ta beauté, ma fille, est un grand obstacle à ton vœu. Mais sais-tu d'ailleurs ce que tu demandes? »

Or, un soir d'automne, Apollon, l'ayant rencontrée dans la campagne, souhaita vivement de la posséder. Il l'aborda par des paroles obligeantes ; elle se détourna et s'éloigna de lui. Il la suivit en lui disant : « Demeure, belle Nymphe, ce n'est point un ennemi qui s'attache à tes pas. »

Elle se mit à courir. « Ah ! dit-il, prends garde de tomber. Je crains que les épines de ces buissons ne te blessent. Je crains que tes pieds ne se heurtent contre une pierre... Cours moins fort, et je vais moi-même ralentir ma poursuite... Du moins regarde-moi. Je ne suis point un de ces bergers mal élevés qui conduisent leurs troupeaux sur ces montagnes. Tu ignores le prix de ta conquête. Si tu le connaissais, tu ne me fuierais peut-être pas. »

Ainsi parlait-il avec élégance. Il en aurait dit davantage : mais Daphné, ayant redoublé de vitesse, le força d'interrompre ses plaintes. Elle fuit, et sa fuite la fait plus belle par ses habits en désordre et ses voiles flottants derrière elle. Apollon la serre de près ; elle sent sur sa nuque l'haleine du dieu.

Épuisée enfin, elle pâlit, et, se tournant vers les eaux du Pénée : « Mon père, dit-elle, viens à mon secours, ou bien toi, Terre natale, engloutis-moi ! Puisque j'ai eu le malheur de plaire, efface cette beauté qui me devient si funeste. »

Aussitôt, et dans le moment où Apollon se saisit d'elle, ses membres s'engourdissent; ses pieds, tout à l'heure si légers, s'attachent à la terre ; son corps se couvre d'une tendre écorce ; ses cheveux sont des feuilles et ses bras sont des branches qui égratignent le visage du dieu ravisseur...

(D'après *les Métamorphoses*, livre Ier.)

*
* *

Elle était donc devenue un fort bel arbre, dont la beauté retenait quelque chose de sa forme première. Les bergers qui, le lendemain, découvrirent ce laurier imprévu, s'émerveillèrent de reconnaître, sous l'écorce, les contours de deux jambes fuyantes, d'un jeune sein et de deux bras étendus. Une forme de femme continuait de vivre parmi les branches et les feuillages.

Lorsque le printemps revint, le fleuve Pénée eut soin de diriger, par des canaux souterrains, une eau fécondante vers les racines de l'arbre où sa fille était enfermée, pour qu'elle se nourrît de cette sève et conservât ainsi une vie obscure... Et, sous la lisse écorce, le corps endormi de Daphné était traversé, comme par d'excitantes flèches, par tous les désirs de vie végétale qui, à l'extré-

mité des branches, s'épanouissaient en feuilles et en fleurs.

Des couples d'amants venaient s'asseoir sous le vaste feuillage du laurier merveilleux. Un jour Corydon, au moment où il serrait Lycoris dans ses bras, crut entendre derrière lui un long soupir, plus humain que celui de la brise dans les feuilles. Évidemment, Daphné, dans le tronc, n'était pas tranquille.

*
* *

Cependant Apollon n'oubliait point Daphné. Mais, pour se consoler de l'avoir perdue, il aimait des bergères, qui lui résistaient peu.

Une d'elle pourtant faisait des façons. Un soir d'été, que tout n'était que désir et langueur, il la conduisit sous l'ombrage du bel arbre, qu'il n'avait pas encore osé revoir.

Il pleurait Daphné, il savait qu'il souf-

frirait si près d'elle ; mais il pensait que son attendrissement le rendrait plus capable de persuader la petite Xantho et que sa mélancolie donnerait plus de saveur au plaisir qu'il attendait de la jeune bergère. Et c'était, à vrai dire, un mélange de sentiments un peu compliqué pour un être aussi simple qu'un dieu.

Il la caressait renversée sur ses genoux et lui disait :

— Console-moi, Xantho. J'ai aimé une nymphe qui n'est plus : tu n'as donc pas à craindre de rivale. Mais tu me permets, n'est-ce pas? de penser à elle et de me figurer, à cette heure déclinante, que c'est elle que je tiens?... Daphné ! Daphné !...

Xantho, déçue, faisait la moue.

Tout à coup un grand frémissement se fit entendre dans le tronc de l'arbre, puis un craquement, et Apollon sentit un bras frais autour de son cou. Ce n'était point le bras de Xantho.

Il se retourna; dans la lumière blonde de la lune, Daphné vivante apparut, ayant brisé l'écorce.

— Me voici, dit-elle.

La petite Xantho, épouvantée, s'enfuit.

La Petite Sœur

Sur l'histoire du Minotaure, Ovide, Plutarque, Diodore de Sicile et Apollodore nous disent des choses aussi confuses et embrouillées que le Labyrinthe lui-même. Retenons seulement ceci : Minos, ayant vaincu les Athéniens dont il avait à se plaindre, les obligea, paraît-il, d'envoyer en Crète, tous les neuf ans, sept jeunes hommes et autant de jeunes filles des meilleures maisons d'Athènes, pour être exposés au Minotaure dans le Labyrinthe, où Minos l'avait enfermé.

C'ÉTAIT, près de la ville, un bâtiment carré, énorme, nu, percé d'une seule petite porte dans l'une de ses quatre faces. Il y avait à l'intérieur trois mille chambres, reliées par des couloirs éclairés d'avares lucarnes et tellement enchevêtrés que celui qui s'y engageait n'en pouvait plus sortir.

Au centre vivait le Minotaure, moitié

homme et moitié taureau, fils de la reine Pasiphaé et d'un père qu'on ne nommait pas. Il vivait là, on ne sait comment. Personne ne l'avait jamais vu.

Or, Thésée vint en Crète et fut reçu par le roi Minos. Il dit qu'il tuerait le Minotaure et affranchirait Athènes d'un tribut cruel, et le roi Minos parut ne pas entendre : car le Minotaure était sans doute le fils de sa femme, mais faisait peu d'honneur à sa maison.

Le roi Minos était d'ailleurs affaibli par l'âge et surveillait insuffisamment ses filles.

L'une d'elles, Ariane, conçut aussitôt un violent amour pour le héros Thésée.

Car il était formidable et charmant, et sa réputation égalait celle d'Hercule. Il avait tué les brigands Pariphétis, Sciron, Cercyon, Sinnis, la Laie Crommyenne et le taureau de Marathon. Il avait été aimé de la nymphe Églé, de la trézénienne Anaxo, de Périgoune la brigande, de Péribœa, de Phérébœa, d'Ioppé et de beaucoup d'autres. Il était parmi les

héros celui qui avait séduit le plus grand nombre de femmes.

Ariane se donna à lui et se rendit la servante de sa gloire.

— Il te sera facile, lui dit-elle, d'entrer dans le Labyrinthe. Si tu y trouves le Minotaure, il te sera facile de le vaincre ; et j'en serai contente, quoiqu'il soit, après tout, mon parent. Mais ensuite, il te sera difficile de sortir, à moins que je ne t'accompagne. Car je connais le moyen de te faire retrouver ton chemin. Laisse-moi donc aller avec toi.

— N'as-tu pas peur du monstre?

— Je t'aime et tu me défendras.

Mais la plus jeune sœur d'Ariane, la petite Mnaïs, qui n'avait que quinze ans, aimait aussi le héros Thésée. Elle l'aimait secrètement, mais avec fureur. Elle avait une fort petite bouche et des yeux de bleuets ; mais le sang de sa mère Pasiphaé coulait plus chaudement encore dans ses veines que dans celles de sa sœur.

Un matin, Thésée fut avec Ariane devant le Labyrinthe. Ariane avait apporté une grosse pelote de fil; elle en fixa le bout à l'entrée du souterrain :

— Comme cela, dit-elle, nous n'aurons qu'à le dérouler derrière nous ; et, pour revenir, nous n'aurons qu'à le suivre.

— Je le déroulerai bien moi-même, dit Thésée. Je n'ai donc pas besoin de toi.

— Tu as besoin de moi, dit Ariane, parce que, si nous rencontrons le monstre, tu seras obligé de lâcher le fil, afin d'avoir les deux mains libres. Et puis, mon cher amour, si tu dois mourir, je veux mourir avec toi.

— Nous ne mourrons, dit Thésée, ni l'un ni l'autre.

Et tous deux s'enfoncèrent dans la demeure inconnue.

Vers la nuit, la foule qui était venue dans l'espoir de voir quelque chose se retira dans ses maisons.

Alors la petite Mnaïs se glissa à travers les

lauriers-roses jusqu'à la porte du Labyrinthe. Elle savait par quel moyen Ariane devait assurer le retour de Thésée. Elle entra donc, chercha et trouva le fil, et le suivit dans les ténèbres pendant plusieurs heures.

Puis, elle le coupa, mais sans lâcher le bout qui communiquait avec le dehors. Elle revint sur ses pas, et elle enroulait le fil autour de ses doigts à mesure qu'elle marchait ; elle arriva à la porte vers le lever du jour, enfouit le peloton, s'assit sur une pierre, et attendit. Elle songeait :

« Je serai, quoi qu'il arrive, moins malheureuse que je n'étais. Car j'aime mieux qu'il meure, pourvu qu'elle meure aussi. Mais peut-être qu'elle mourra seule... »

A ce moment elle entendit rouler sous la terre un bruit lointain et sourd :

« C'est, pensa-t-elle, le dernier mugissement du monstre... Et maintenant, sans doute, ils s'embrassent... il la baise sur la bouche... Que cela me fait mal !... Mais il ne

jouira pas longtemps d'elle... Il s'agit à présent de revenir, ma sœur!... Ils vont d'abord tenir et suivre le fil... Mais bientôt ils s'effraieront de le sentir flottant... Ils arriveront à l'endroit où il est coupé... C'est là que la peur leur rompra les jarrets... Ils vont chercher l'autre bout, longtemps. Ils ne trouveront rien. Alors, ils iront au hasard... »

La petite Mnaïs se représentait, avec beaucoup de vivacité, ce qui devait se passer dans les profondeurs du Labyrinthe : « Sûrement, songeait-elle, ils commencent à être las... Ils ont faim et n'ont rien à manger... Ils n'osent pas se coucher et dormir... Ces couloirs sont pleins de boue et de reptiles... Ils les sentent sous leurs pieds... Ils se disputent sur le chemin à suivre : « — Je te le disais bien... — Si tu m'avais cru... — J'entends du bruit... — Je vois une lueur... — Plus rien... » Ils ont peur, toujours plus peur... Ils voient partout des Larves et des Lémures... Ma sœur n'en peut plus... Sa belle robe est

toute souillée... Elle lui dit : « Porte-moi ». Il la prend dans ses bras... mais cela ne leur fait plus de plaisir... Il n'a plus assez de force pour la porter longtemps... Il la laisse tomber par terre, dans la boue... Elle crie, elle l'appelle... Mais il s'enfuit aussi vite que le lui permettent ses jambes brisées... Elle pleure, elle gémit, elle va mourir... »

Ainsi rêvait joyeusement la petite Mnaïs aux yeux bleus. Elle attendit trois jours et trois nuits. Une esclave lui apportait à manger. La nuit, elle dormait quelques heures couchée en travers de la porte. Le jour, quelques curieux étant revenus (ils se tenaient d'ailleurs à distance), elle défaisait ses cheveux d'or, feignait de meurtrir son petit sein et menait de longues lamentations sur sa sœur chérie.

Le quatrième jour, elle se dit que, si Ariane n'était pas morte, probablement elle n'en valait guère mieux. Alors le désir lui vint de sauver Thésée, s'il en était temps encore.

Elle pénétra dans le Labyrinthe, mais non pas très avant ; et, là, elle poussa de toutes ses forces des cris aigus, espérant que peut-être ils seraient entendus de Thésée, et qu'ils l'aideraient à se débrouiller de l'inextricable réseau des chemins et à se diriger peu à peu vers la lumière et le salut.

De temps en temps elle recommençait ses cris, puis revenait attendre près de la porte.

Enfin, le soir du quatrième jour, elle vit Thésée sortir du Labyrinthe.

Il était d'une pâleur terrible et chancelait sur ses jambes maigres. Mais Mnaïs se jeta sur lui et le couvrit de baisers.

— Laisse-moi, dit-il.

— Assieds-toi là, dit-elle, près de moi.

— J'ai soif.

Elle lui donna à boire.

— J'ai faim.

Prudemment, elle ne lui donna à manger que quelques petits gâteaux. Puis elle demanda :

— Et ma sœur, qu'est-elle devenue?

Il réfléchit longuement et répondit :

— Je ne sais plus.

Il continua de réfléchir, et dit :

— C'est toi qui as coupé le fil?

— Le fil a donc été coupé? dit Mnaïs.

Il réfléchit encore, et se ressouvint des choses.

— Je te tuerais, reprit-il, si je n'avais pas si faim.

— Alors, viens souper. Un grand repas t'attend dans le palais de mon père... Appuie-toi sur moi, je suis forte... Ah ! j'oubliais : et le Minotaure?

— Je n'ai pas pu le trouver, dit Thésée.

— Eh bien, dit Mnaïs, nous le trouverons ensemble... Veux-tu?

— Non.

— Tu m'aimeras?

— Tu es trop petite.

— Est-ce que je te déplais?

— J'ai faim, dit le héros.

En Marge

des Chansons de Gestes

La Prise d'Orange

Guillaume au Court-Nez campait depuis trois mois devant la ville d'Orange, qui était occupée par les Sarrasins.

Une trêve ayant été conclue à l'occasion des fêtes de Pâques, le comte Guillaume célébra par un grand repas la résurrection du Sauveur. Il y eut force poulets gras, agneaux rôtis, faisans habillés de leurs plumes, porcs entiers garnis intérieurement de grives et autres petits oiseaux succulents. « Le festin se démenait bruyant, au son des harpes et

des vielles. » Et des captives sarrasines dansaient avec leurs ventres pour réjouir les yeux des chevaliers chrétiens.

Mais tout à coup Guillaume, qui venait d'avaler un morceau de porc largement trempé dans la sauce, fit une horrible grimace et se mit à jurer par tous les diables d'enfer. « Que l'on m'amène, dit-il, le maître queux ! »

On le lui amena. C'était un gros homme, du nom de Grégoire. Rouge comme une pomme d'amour, il dodelinait de la tête et flageolait des jambes. « Tu es tellement ivre, dit Guillaume, que tu as dû verser toute la boîte à sel dans la saucière. Tu mériterais... Au fait, que mériterais-tu?... De manger ta sauce ? Mais cela te ferait boire plus encore. »

A ce moment, dans la cour, près de la salle du festin, un palefrenier promenait le cheval du comte Guillaume, Marchegai, blanc comme la neige, aussi célèbre par son ardeur, son

intelligence et son courage que les destriers Bayard, Beaucent et Broiefort.

Guillaume eut une idée. « Mettez-moi, dit-il, ce drôle sur le dos de Marchegai, qui lui fera faire un tour dans la plaine. Cela lui secouera les tripes et lui éclaircira l'entendement. Et, s'il tombe, il se ramassera. »

On hissa le cuisinier sur Marchegai, sans selle, étriers ni bride. Marchegai partit au trot, accompagné de quelques varlets à cheval, qui voulaient se gausser du maître queux. Grégoire, épouvanté, embrassait le cou de Marchegai, comme un ivrogne qui accole un tronc d'arbre. Il poussait des cris affreux. Du seuil de la salle, le comte Guillaume le regardait s'éloigner et se tordait de rire ; puis il revint se mettre à table.

Cependant, le chef des marmitons, las de crier, gémissait doucement et, cramponné à la crinière de Marchegai : « Hala ! disait-il, hala ! Mon bon Dieu, ma bonne sainte Vierge, ayez pitié de moi !... Marchegai, mon doux

Marchegai, cours un peu moins fort, je t'en conjure ! Je ne suis pas un chevalier ni un homme d'armes, et c'est la première fois que je chevauche... Marchegai, mon doux Marchegai, ne me fais pas de mal !... Je suis un pauvre père de famille... Ce serait un crime de me faire mourir !... » Et, d'une de ses mains, il essayait de caresser le cheval.

Marchegai, qui n'était pas habitué à cela, tourna la tête et regarda le maître queux. Et sans doute sa grosse figure lui plut, car il se mit à trotter plus doucement et comme avec précaution, de peur de le faire tomber. Et, comme un manant s'approchait pour se moquer du gros cavalier en veste blanche, Marchegai secoua la tête avec colère, happa le manant par la nuque, et le laissa aller ; et le vilain s'abattit, le sang aux narines. Et les varlets qui accompagnaient Grégoire comprirent que Marchegai lui était ami et ne songèrent plus à se gausser.

Or, un parti de Sarrasins, voyant la caval-

cade et croyant que la trêve était rompue par les chrétiens, se jeta sur la petite troupe. « Marchegai ! dit Grégoire en serrant tendrement le cou du bon cheval. Marchegai ! voici les païens ! Vive Dieu ! mon ami, tu n'as pas peur d'eux, j'espère. » Et Marchegai, à coups de dents, les meurtrit et les mit en fuite. Puis il continua sa course par les jolies routes bordées de cyprès.

De temps en temps, il hennissait de façon orgueilleuse, comme pour appeler les gens à la bataille. Et Grégoire, rassuré, faisait le bon compagnon et criait de toutes ses forces : « En avant ! » sans savoir d'ailleurs où Marchegai le menait. Et beaucoup de chevaliers et d'écuyers, qui étaient répandus dans la plaine, se joignirent à l'escadron par divertissement, et aussi des paysans en train de labourer, qui sautèrent sur leurs chevaux pour faire comme les autres ; de sorte que la troupe grossissait à chaque pas, et que Marchegai eut bientôt derrière lui plusieurs centaines de cavaliers.

La troupe arriva sous les murs d'Orange. Le pont-levis était baissé à cause de la trêve, et les remparts dégarnis. Marchegai entra dans la ville, suivi des cavaliers chrétiens. Les païens étaient sans armes, et, comme il faisait chaud, ils étaient dispersés dans les petites rues de la ville, où ils cherchaient l'ombre et où beaucoup dormaient le long des murs. Les habitants se cachaient dans leurs maisons. La troupe parcourut la ville, sans que personne tentât de l'arrêter.

« Les païens ! Où sont les païens ? criait Grégoire. Par la Vierge ! je les veux déconfire ! » Mais Marchegai, qui humait l'air pour savoir où était l'ennemi, entra dans un palais où festoyait l'émir avec ses principaux officiers. Il monta sur les tables, sur qui sonnèrent terriblement ses sabots ; il bouscula les plats d'or et renversa les coupes et les pots. Les païens crurent voir passer un grand diable blanc. Marchegai alla droit vers l'émir, et avec les dents le saisit par le bras. Et alors Gré-

goire, se souvenant du couteau de cuisine qu'il portait à sa ceinture, le tira de sa gaine et égorgea l'émir sans difficulté. Et les chrétiens tuèrent autant de païens qu'ils voulurent.

Lorsque Grégoire, dressé sur Marchegai, et tenant dans une main son couteau de cuisine et dans l'autre le sabre de l'émir, sortit du palais, les chrétiens d'Orange, heureux d'être délivrés des païens, l'accueillirent par des cris de joie et des acclamations. Des bourgeois lui apportèrent les clefs de la ville sur un plat. Puis l'archevêque le vint saluer et lui fit une harangue où il le comparait à Judas Macchabée et au roi Alexandre le Grand. Le maître queux sortit de la ville, suivi de tous les habitants et du clergé en procession, avec bannières et oriflammes. Et il se disait : « Assurément le comte Guillaume va me faire chevalier. »

Guillaume au Court-Nez était encore à table. Il s'était consolé de la sauce trop salée

en vidant de nombreux hanaps de vin du Rhône. Il se souvint de Marchegai. « Que l'on s'enquête, dit-il, de mon bon cheval. Il n'a pas dû garder longtemps sur son dos cet ivrogne de cuisinier. »

A ce moment, il entendit au dehors une grande rumeur. Il vint sur le seuil de la salle et aperçut dans la plaine, parmi des flots de poussière, toute une armée qui s'avançait vers le camp. « Ho ! ho ! fit-il, seraient-ce les païens? Aux armes, compagnons ! » Mais peu à peu il distingua Marchegai et Grégoire, et les chevaliers et les clercs et la foule des chrétiens, hommes, femmes et petits enfants. « Los à Grégoire ! criait-on, c'est lui qui a repris la ville. » Et, comme Grégoire, porté par Marchegai, s'approchait en riant de toutes ses dents :

— Qu'on le pende ! dit Guillaume au Court-Nez.

En Marge de Joinville

La Rose de Bethléem

Dans le temps que le roi saint Louis était à Jaffa, il y avait, parmi les vingt chevaliers qui mangeaient à la table du sire de Joinville, un jouvenceau de bonne mine qui s'appelait Pierre de Pontmolain.

Élevé avec plusieurs jeunes sœurs, dans un château de Touraine, par une mère pieuse et qui de bonne heure s'était trouvée veuve, il était du meilleur caractère et, bien qu'il fût terrible dans la bataille, il montrait dans le repos une âme douce et encline aux tendres

rêveries. Sous les orangers de Jaffa, il se souvenait avec larmes des peupliers de la Loire, mais en même temps les suaves odeurs d'Orient l'alanguissaient et il avait un grand besoin d'aimer et d'être caressé.

Les chevaliers croisés ne rencontraient pas fort aisément, sur cette terre étrangère, des femmes dont ils pussent prendre leur plaisir. Il faut croire qu'avec la grâce de Dieu ils supportaient patiemment cette privation et la tournaient même au profit de leur âme. Mais, un soir d'été, le secours manqua à Pierre de Pontmolain.

Errant dans le quartier où les matelots avaient leurs habitudes, il y rencontra une femme de mauvaise vie, jeune, assez belle, et coiffée d'un hennin comme les dames de France. Il l'aborda et, comme il savait quelques mots arabes depuis trois ans qu'il était en Égypte ou en Palestine, et comme elle connaissait quelques mots de la langue des Francs, qui lui étaient utiles pour

son métier, ils purent converser assez facilement.

Elle était douce et, voyant sa tristesse, elle lui en demanda la cause. Il lui dit qu'il souffrait d'être loin de son pays, et elle le plaignit naïvement.

— Et moi aussi, je suis loin de mon pays, dit-elle ; non pas aussi loin, à la vérité, que tu l'es du tien ; mais j'aime aussi ma ville et j'y pense tous les jours.

— Et quelle est ta ville?

— Bethléem.

— Où naquit Jésus, dit le chevalier.

Ce nom de Bethléem lui remettait en mémoire les nuits de Noël de son enfance, les cantiques, la neige, les vieilles encapuchonnées qui vont à l'église une lanterne à la main.

— Je suis musulmane, dit-elle, mais je sais que Sidi Issa est un grand prophète.

— Comment t'appelles-tu?

— Ouarda, c'est-à-dire la rose.

— Bonjour donc, rose de Noël.

Il l'interrogea sur Bethléem, sur la forme et l'aspect de ses maisons et de ses rues ; et il lui savait gré d'y être née, et il s'émerveillait en songeant qu'elle était donc la compatriote du Christ.

Or le souvenir du Christ aurait dû le préserver de cette femme ; mais ce souvenir aussi l'attachait à elle et l'attendrissait. Elle était humble, elle racontait avec simplicité qu'elle avait exercé son métier à Jérusalem avant de venir à Jaffa. Elle était compatissante et bonne, comme les pauvres gardeuses de troupeaux qui vinrent les premières adorer l'Enfant; et, quand elle emmena le chevalier dans la petite maison sarrasine où elle demeurait avec une *mamma*, il ne lui résista point et la suivit, en pleurant sans savoir pourquoi.

*
* *

Ils vécurent dans un grand amour. Et il semblait à Pierre qu'ils ne pouvaient pécher

en s'embrassant, tant Ouarda mettait de bonté et de compassion dans ses caresses, et tant le mystère de Jésus et de la Crèche était présent au chevalier parmi leurs épanchements.

Mais l'aventure de Pierre de Pontmolain fut bientôt connue.

Pierre, à la table du sire de Joinville, était distrait et mangeait peu. Il disait des choses singulières, et qu'une courtisane peut être aussi vertueuse qu'une bourgeoise. Quelques-uns de ses compagnons eurent la curiosité de le suivre et le virent entrer dans la maison de Ouarda. Il eut d'ailleurs l'imprudence de se promener avec son amie dans le bois d'orangers et sur le port. Puis, Ouarda ne voulant pas appartenir à d'autres qu'à son amant, des chevaliers, qui souffraient déjà de la pénurie de femmes, en furent irrités et parlèrent avec envie, devant le sire de Joinville, de la bonne fortune de Pierre de Pontmolain. Et sans doute Joinville, quoique bon chrétien,

n'était point impitoyable aux ardeurs ni aux erreurs de la jeunesse : mais il pensait que, dans cette assemblée de soldats oisifs, certains désordres ne pouvaient être soufferts qu'à la condition de rester cachés.

Le bon sénéchal crut donc qu'il devait avertir le roi, et le roi résolut de faire un exemple.

Pierre de Pontmolain eut le choix entre deux châtiments : ou il serait mené par sa complice à travers le camp, lié avec une corde et en chemise ; ou il perdrait son cheval et ses armes et serait chassé de l'armée des croisés.

Il fut d'abord tenté de tout quitter et de renoncer à la chevalerie pour vivre avec sa maîtresse. Au reste, l'idée de cette désobligeante et ridicule promenade lui était insupportable. Ce fut Ouarda qui, connaissant son cœur mieux que lui-même et sachant qu'il ne se consolerait jamais d'avoir renié son état, ne concevant pas d'ailleurs qu'un homme

pût renoncer à ses armes et à son cheval, le supplia de rester chevalier.

— Quant à cette promenade, dit-elle, elle ne te sera pas honteuse si tu m'aimes. Pourquoi te fâcherait-il de paraître mené en laisse par celle que tu sais bien être ton esclave? Il ne me déplaira point que notre amour soit ainsi proclamé publiquement. Je ne te ferai pas de mal, mon doux ami, et je ne tirerai pas trop sur la corde. Après, si je ne dois plus te revoir, je ne connaîtrai plus aucun homme, et je me ferai baptiser pour que nos cœurs ne soient plus jamais désunis. Peut-être d'ailleurs que le roi, qui est bon, te permettra une servante chrétienne.

*
* *

Le couple puni devait partir de la maison de Joinville. Le roi était assis près de la porte et avait l'air grave et triste. Ouarda vint, enveloppée de voiles gris. On mit à Pierre de

Pontmolain une longue chemise par-dessus son surcot, et on lui passa autour du cou une corde, dont on remit le bout aux mains de la Bethléemitaine.

— Allez, dit le roi, et que Dieu vous ait en pitié.

Des chevaliers, des soldats, des matelots sarrasins, des gens du peuple faisaient la haie. Beaucoup retenaient à peine leur rire.

Le couple se mit en marche, Pierre suivant Ouarda. Il était pâle et marchait en chancelant, les yeux fixés sur elle. Soudain, Ouarda se retourna vers Pierre et mit autour de son propre cou la corde qu'elle tenait, sans doute pour signifier qu'ils étaient tous deux captifs du même lien. Et ce faisant, elle éclata en sanglots, et Pierre de Pontmolain fit de même, et bientôt tous les assistants commencèrent à pleurer.

Le roi lui-même se souvint-il de quelque chanson d'amour ou de quelque lai de son vieil ami le comte de Champagne? Il pleura

comme les autres et fit signe, de la main, que c'était assez.

Alors la Bethléemitaine retira la corde du cou de son amant, l'enroula autour d'elle et vint s'agenouiller devant le roi. Elle lui dit qu'elle se repentait de ses péchés, qu'elle reconnaissait qu'elle avait été une malheureuse, mais que, née à Bethléem, elle ne pouvait, étant compatriote de Jésus, demeurer serve de Mahom, et qu'enfin elle implorait de la bonté du roi la grâce du saint baptême.

Pierre de Pontmolain vint à son tour s'agenouiller devant le roi.

Des chevaliers s'étaient approchés et témoignaient, par leur air de visage, de leur attendrissement et de leur édification.

Pierre et Ouarda, prosternés, attendaient.

— Eh bien donc, dit le roi à son chapelain, qu'on la baptise et qu'on les marie !

En Marge de Boccace

Maternité

L'HISTOIRE que je vais vous conter, dit madame Pampinée, prouve d'abord qu'il se fait par le monde des rencontres aussi imprévues et tragiques que si le hasard était faiseur de romans et de comédies, et ensuite que ce sont les soins et l'amour, plus que le sang, qui font la maternité.

Après la mort de Frédéric II, Manfredi fut couronné roi de Sicile. Son meilleur ami était un gentilhomme napolitain, Henri Capece, marié à une Napolitaine de qualité, Beritola Carrachiola.

Or, Manfredi ayant été tué à la bataille de Bénévent, et le royaume s'étant déclaré pour l'empereur Charles Ier, les principaux partisans de Manfredi furent massacrés.

Des forcenés entrèrent chez Capece et le trouvèrent au lit avec sa femme. Beritola s'étendit sur le corps de son mari pour le protéger. Mais ils l'en arrachèrent avec des risées et, l'ayant attachée au pied du lit, ils égorgèrent Capece, dont le sang rejaillit sur le visage et dans les cheveux de Beritola, alors enceinte et proche de son terme.

On la laissa s'embarquer pour Naples avec une servante. Pendant la traversée elle accoucha d'un fils. Comme elle était avertie des vicissitudes humaines et des accidents qui, par les temps troublés, séparent souvent les membres d'une même famille, elle mit au cou du nouveau-né une petite croix d'or ancien, qui pût le faire reconnaître.

Une tempête la jeta sur l'île de Palmarola. Par bonheur, le bateau put entrer dans une

anse assez abritée, où il attendit un temps plus favorable.

Beritola descendit dans l'île, laissant à bord l'enfant et la servante. Elle cherchait la solitude pour y pleurer à son aise. Mais, pendant qu'elle errait parmi des buissons, un corsaire fondit sur le navire à l'ancre et l'enleva sans coup férir.

Revenue au rivage, Beritola aperçut au loin le corsaire qui emmenait son vaisseau. Elle appela cent fois son enfant, et tomba enfin évanouie.

***

L'île était boisée et paraissait entièrement déserte. Le soir venu, Beritola, marchant à l'aventure, découvrit, à travers les broussailles, l'entrée d'une caverne, où elle passa la nuit. Au matin, la faim la pressant, elle mangea des mûres, des prunelles et des glands doux.

Mais ses mamelles trop pleines lui faisaient mal. Elle s'assit au pied d'un buisson, soutenant sa gorge dans ses deux mains. Une plainte répondit à ses gémissements. Elle vit sous le buisson un petit chevreuil qui paraissait nouvellement né et dont la mère avait sans doute été tuée par quelque méchante bête. Elle le prit dans ses bras, lui présenta le sein, et il se mit aussitôt à la téter.

La grâce du chevreuil, sa détresse, le soulagement qu'il lui apportait en la tétant, l'idée qu'elle le sauvait et qu'elle était sauvée par lui, tout cela mit dans son cœur une subite tendresse pour l'innocent animal. Elle l'emporta dans sa caverne, où elle continua d'être sa nourrice. La nuit, le chevreuil cherchait sa mamelle, et Beritola se réveillait à demi pour le caresser. Et le jour il la suivait comme un petit chien.

Ils se rendaient mutuellement service. Plusieurs fois elle lui tira une épine de la patte ; et si elle s'était fait quelque blessure, il la guéris-

sait en la léchant. A cause de lui, elle oubliait presque de regarder vers la mer et d'y guetter l'apparition de quelque navire. Sa nouvelle maternité la rendit résignée à l'abandon, à la nourriture insuffisante et sauvage et à la monotonie des journées. En elle se glissait un peu de l'âme paisible et insouciante de son enfant soyeux.

Le climat était doux, la grotte bien close. Beritola savait maintenant dans quels coins de la forêt étaient les meilleurs fruits et les meilleures racines, et dans quelles saisons. Le chevreuil grandissait, et son instinct fut souvent profitable à sa mère nourrice. Il lui fit connaître certaines baies bonnes à manger et les meilleures sources de la forêt.

*
* *

Or, Beritola était depuis cinq ans dans l'île de Palmarola lorsqu'un jour, s'étant

avancée dans le bois plus loin que de coutume, elle rencontra un vieil homme, en froc et à longue barbe, qui cueillait des champignons.

Le vieillard fut d'abord surpris de voir cette femme velue, noire de hâle, aux cheveux embroussaillés, et vêtue bizarrement de lambeaux de soie qui gardaient encore quelque vestige de riches ornements. Il l'interrogea ; elle lui raconta son histoire avec une brièveté rude et en cherchant ses mots, car depuis cinq ans elle n'avait pas parlé, sinon à son chevreuil.

— Hélas ! dit l'ermite, vous ne connaissez pas encore tous vos malheurs. J'étais à Naples, où j'offensais Dieu tous les jours, avant de venir faire pénitence dans cette île. J'ai connu votre père, le seigneur Carrachiolo. Il a été tué, voilà quelques années, dans un mouvement populaire ; ses biens ont été confisqués, et votre mère, peu après, est morte de chagrin.

Beritola, ayant ouï ces nouvelles, demeura immobile et ne fit aucune plainte. L'ermite, cependant, s'apitoyait sur elle et lui prodiguait les consolations de la foi. Mais elle ne paraissait pas en avoir besoin.

— J'habite, continua-t-il, une hutte dans l'autre partie de cette île. J'y cultive un petit potager. Des bergers y viennent quelquefois de Ponza. Ils m'apportent des pains et des fromages ; je leur donne des herbes médicinales et des indulgences. La prochaine fois qu'ils viendront, ils pourraient vous mener en barque à Ponza, qui est un peu moins déserte que cet îlot, et où vous auriez plus de chances d'être recueillie par quelque galère. Car vous désirez sans doute retourner parmi les hommes ?

— Je ne désire rien, dit Beritola.

— O miracle de la pénitence ! s'écria l'ermite. Vous avez raison, ma chère fille. Ne désirons rien, hormis le salut. Toutefois, je vous apporterai demain quelques provisions.

J'y joindrai un froc qui ne me sert plus et qui vous couvrira mieux que ces haillons.

Le bonhomme tint sa promesse. Dans la suite, Beritola, suivie du chevreuil, alla chercher le pain à l'ermitage. Elle vécut ainsi sept années encore. L'ermite lui avait fourni un arc, des engins de pêche et un briquet, afin qu'elle pût améliorer sa nourriture. Le souci de manger et de ne pas mourir occupait la plus grande partie de ses journées. Ses jeux avec le chevreuil en remplissaient le reste. Elle ne s'ennuyait pas plus que ne s'ennuient les animaux. Comme eux, elle dormait beaucoup. Comme eux, elle était très sensible aux influences naturelles, et ses jours étaient suffisamment variés par le mouvement des heures, et ses années par le changement et les nuances des saisons. Au surplus, quand nous nous ennuyons, notre ennui est en nous, dans notre pensée ; et Beritola ne pensait presque plus.

***

Or, le pirate qui avait jadis enlevé son petit garçon l'avait vendu à un grand seigneur de la Pouille, le marquis Conrad Pignatel. Le marquis l'appela Théodore, ce qui signifie présent de Dieu. Veuf et sans progéniture, il trouva cet enfant si beau et si aimable, qu'il le traita comme son propre fils et finit par l'adopter.

Dès l'âge de douze ans, Théodore était adroit à tous les exercices et passionné pour la chasse.

L'île de Palmarola appartenait au marquis Pignatel. Il ne l'avait pas visitée depuis fort longtemps ; mais un jour, pour être agréable à Théodore, il fit équiper une galère et mena l'enfant dans cette île, qui était fort giboyeuse, avec des chiens, des piqueurs, des sonneurs de cor et tout l'attirail d'une grande chasse.

Ce jour-là, Beritola sommeillait dans la

grotte, pendant que le chevreuil faisait sa promenade aux environs. Elle entendit un bruit de fanfares ; et bientôt elle vit entrer la pauvre bête, une flèche au flanc.

Presque aussitôt, Théodore parut au seuil de la caverne, en habit de buffle, le visage ardent et l'arc au poing. Beritola se jeta au-devant de lui, suppliante.

— Arrière ! cria-t-il ; et il mit une flèche sur l'encoche et visa le chevreuil blotti contre la femme.

Alors, Beritola sauta à la gorge de l'enfant chasseur et l'étrangla de ses mains dures et griffues. Puis elle revint s'agenouiller près du chevreuil, lui souleva la tête, la posa dans son giron et la baisa avec de petites plaintes.

Des hommes arrivèrent ; et, comme l'ombre de la grotte leur dérobait la femme, ils ne virent d'abord que le corps de leur jeune maître. Ils délacèrent ses vêtements, afin de rechercher s'il était mort de quelque blessure, et découvrirent sur sa poitrine la croix d'or

ancien que sa mère y avait attachée douze ans auparavant.

On ne sait si Beritola, à ce signe, reconnut l'enfant né de sa chair. Mais, s'élançant de l'ombre où elle était accroupie, elle enleva cette croix du cou de Théodore et la mit au cou du chevreuil. Et, penchée sur lui, elle murmurait en pleurant : « Mon petit ! »

Les hommes furent obligés de la tuer, pour arracher de ses bras le chevreuil qu'ils ne voulaient pas perdre.

En Marge de Ribadeneira

Casuistique

Le prieur du couvent méditait dans sa cellule, quand le petit frère Peblo entra sans frapper et vint s'agenouiller auprès de lui. Le prieur lui donna sa bénédiction, puis le releva et lui demanda ce qu'il voulait.

— Mon père, dit Peblo, vous permettez à vos enfants de venir vous trouver n'importe à quelle heure, quand leur esprit est en peine. Or, je viens de lire, dans la *Vie des Saints* du Révérend Père Ribadeneira, une chose qui m'inquiète et me trouble, et qui m'inspire des réflexions que j'ose à peine exprimer.

— Parlez sans crainte, mon fils, si votre pensée est droite.

— C'est dans la vie de Marie l'Égyptienne, la « sainte pécheresse », comme elle est appelée. Il y est dit : « Elle confessa à Zozime qu'elle avait passé vingt-sept ans en toutes sortes de lascivetés, non pour or ni pour argent, ou pour autre récompense, mais pour satisfaire à sa sensualité. »

— Eh bien, mon fils?

— Eh bien, mon père, le saint auteur ne nous suggère-t-il point par cette phrase que Marie l'Égyptienne eût été moins coupable si ses impuretés lui avaient rapporté quelque chose?

— Assurément, à condition toutefois qu'elles ne lui fissent à elle-même aucun plaisir, — comme il arrive d'ailleurs aux personnes qui en font métier. Cela vous étonne, mon fils?

— Un peu, mon père, car tirer profit de la souillure paraît pire que la souillure même, et nous voyons qu'une femme qui se prosti-

tue pour vivre, pour manger du pain et parce qu'elle ne peut faire autre chose, est plus méprisée des gens de bien que la courtisane brillante qui, ayant à elle quelque argent, peut quelquefois pécher uniquement pour son plaisir ou même par amour. Et à son tour la courtisane riche est traitée avec plus de mépris que la dame de condition bourgeoise ou noble qui a des amants, mais qui ne reçoit d'eux nul salaire.

— Il est vrai, mon enfant, mais nous devons juger ici au rebours du monde. Du moment que la courtisane pauvre ne cherche que sa vie, elle est moins coupable que la dame qui ne cherche que son plaisir, car c'est cela qui fait le péché.

— En sorte, mon père, que, si la prostituée de la plus basse condition n'éprouve point de plaisir dans l'exercice de son métier, et si, d'autre part, elle est douce, patiente, si elle a d'humbles vertus ; si en outre, comme il est ordinaire aux femmes de cette espèce,

elle a un compagnon à qui elle donne une partie de son gain et si elle fait ainsi, éminemment, acte de charité, elle ne pèche presque point?

— Elle pèche encore beaucoup trop : car, en tout cas, elle aide aux autres à pécher.

— J'entends, mon père. Et de plus, ce plaisir qu'elle ne goûte point avec les autres hommes, si elle le goûte avec son ami, vous pensez sans doute que, par là, elle redevient coupable?

— Vous l'avez dit, mon enfant. Il faut ajouter que cet ami n'est probablement pas fort recommandable.

— Mais s'il n'est qu'un pauvre homme, un malheureux qui a besoin d'elle, la charité de cette femme ne compense-t-elle pas en quelque mesure l'impureté de ses actes?

— Dieu le sait, mon fils, Dieu qui est toute clémence.

— Et si elle aime son ami d'un amour profond, si elle souffre de ne pouvoir être unique-

ment à lui, est-ce que ses péchés n'en seront pas diminués encore?

— Peut-être. Mais, mon fils, il ne faut pas croire que l'amour empêche le péché, puisqu'au contraire il le rend plus agréable. Et il en faut dire autant de la tendresse. La tendresse, en soi, paraît innocente, mais elle devient criminelle en ce qu'elle fait naître l'idée du plaisir.

— Mais le plaisir de boire, celui de manger, celui de respirer de suaves odeurs, sont-ils des péchés?

— Non pas nécessairement, si on les goûte avec modération.

— Pourquoi donc, alors, le plaisir de la chair est-il un péché (j'entends, mon père, en dehors des saints liens du mariage)?

— A cause de ce qu'il y a de violent en lui, de dissolvant, de meurtrier, et parce que, dans l'instant où il se fait sentir, il ôte totalement à l'homme et à la femme la maîtrise et même la connaissance de soi, et leur retire

leur âme, les sépare, pour ainsi dire, de Dieu, les replonge dans le ténébreux royaume des instincts et des forces aveugles, dans le royaume du diable et, plus profondément que l'excès du boire et du manger, les rabat au rang des animaux.

— Pourtant, mon père, je suppose une jeune femme éprise pour un jeune homme d'un grand amour. Si elle cède à ses prières par pitié et pour ne pas le faire souffrir, si elle est induite au péché par sa tendresse même et aussi, d'aventure, par la douceur d'un soir d'été ou par la musique et les parfums, et si elle se donne, avec volupté sans doute, mais sans nul intérêt et d'une âme généreuse et fière, sera-t-elle plus coupable que si elle se donnait pour de l'argent ?

— Si elle se donnait pour de l'argent, mais sans plaisir, elle serait coupable de cupidité ou d'avarice, coupable aussi de procurer à un autre le plaisir défendu, — mais moins coupable toutefois que si elle le ressentait

elle-même et se mettait ainsi dans l'état où l'on appartient aux puissances obscures, c'est-à-dire aux démons.

— Et si, tout en ne recherchant nul salaire, elle n'éprouvait d'autre plaisir que celui d'en donner à l'homme qu'elle aime, son péché ne serait-il pas moindre que celui de la prostituée ?

— Non pas ; car, en admettant qu'elle péchât moins par luxure, elle pécherait davantage par orgueil. La tendresse, le romanesque et, si vous voulez, les artifices de la littérature n'enlèvent rien au péché de la chair ; mais, tendant hypocritement à faire passer pour innocent ce qui ne saurait jamais l'être, ils ne le rendent que plus dangereux.

— Mais enfin, mon père, l'amour, le grand amour, celui qui fait qu'on se sacrifie entièrement à l'objet aimé, celui-là ne diminue-t-il pas le péché, même s'il s'accompagne de plaisir ?

— Nullement : car l'amour, à ce degré,

est un sentiment antisocial, n'est que la forme suprême, quoique détournée, de l'égoïsme. Par d'autres moyens, mais autant que la luxure brutale, il nous retire le gouvernement de nous-même et nous rend impossible la pensée de Dieu... Bref, l'impureté compliquée d'amour, de tendresse, de désintéressement, est le pire péché parce qu'on s'en applaudit. Mais la faute de la pauvre prostituée est une faute humble, sans éclat, sans orgueil, pour laquelle le pardon divin sera facile.

— En somme, mon père, le plus grand péché de luxure est celui des Cléopâtre. Celui des Phryné est un peu moindre ; et le moins horrible est celui de la bonne pécheresse Marie l'Égyptienne, du moins dans le temps où elle se livrait aux mariniers pour payer son passage en Terre Sainte?

— Mon fils, c'est à peu près cela ; mais vous êtes trop préoccupé de ces choses. Rentrez dans votre cellule. Vous y resterez enfermé

pendant une semaine ; vous y jeûnerez au pain et à l'eau, et vous y réciterez trois fois par jour les sept psaumes de la pénitence.

*
* *

Peu après cet entretien, le frère Peblo, à qui la cellule ne fut pas un bon remède, quitta le couvent pour rentrer dans le siècle. Durant quelques années, il y vécut dans le dérèglement. Mais, en souvenir des enseignements du prieur, par humilité et pour diminuer son péché, il avait toujours soin d'exiger quelque présent des personnes avec qui il le commettait.

C'était évidemment une interprétation abusive de la doctrine du saint religieux.

En Marge
des Nouvelles de Cervantès

Un Amoureux

Le marquis Manuel de Léganez avait soixante ans quand il s'éprit de la jeune comtesse Elvire de Nisana.

Don Manuel avait servi sous le roi Jean II et bataillé contre les Maures. Il avait mené assez longtemps une vie d'aventures galantes. Mais, parmi ses agitations, il avait toujours eu le goût des bonnes lettres il y joignait celui des romans de chevalerie, quoiqu'il sût bien que ce ne sont qu'amusements ; mais il en appréciait la délicatesse morale. Il ne s'était pas marié ; et maintenant, retiré à Murcie, il

vivait dans le culte des arts et de la plus noble philosophie, s'entourant d'amis, et recevant la meilleure société avec une fastueuse élégance.

La première fois qu'il vit Elvire, ce fut à la procession du Vendredi Saint. Elle se tenait à son balcon, qui était peu élevé au-dessus de la rue ; et devant elle, à ce moment-là, passaient, portés par des pénitents en cagoule, la croix de la Passion, le manteau dérisoire, les verges, l'échelle, les clous, la couronne d'épines et la lance ; en sorte qu'Elvire lui apparut d'abord comme environnée d'instruments de supplice, ce qui eût dû lui sembler de mauvais présage.

Il s'informa d'elle ; il apprit qu'elle avait épousé, par amour, le comte Pompeyo de Nisana, et qu'elle en était demeurée follement éprise bien qu'il fût plein de vices. Il n'eut point de peine à se faire recevoir chez la comtesse, et devint un des assidus de la maison.

Il l'aima tout de suite, et du plus grand amour, et non pas sans désir : mais, ne pouvant espérer d'être aimé d'elle, il résolut de s'oublier totalement, de l'aimer pour elle-même, de tout faire pour lui épargner la souffrance. Et, comme il ne séparait point l'idée de beauté de celle de pureté et que la vertu d'Elvire lui était chère, il résolut de tout faire aussi pour la garder, sinon intacte (puisque malheureusement elle était à un homme), du moins aussi chaste qu'il se pouvait, et fidèle à son mari.

Au commencement, la pensée qu'elle appartenait à cet époux et que sans doute elle recevait du plaisir de lui, fut insupportable à don Manuel de Léganez. A cause de cela, il ne lui était point désagréable que Pompeyo eût des maîtresses, car il pensait que, donnant beaucoup de lui-même à d'autres femmes, il en donnait moins à la sienne. Même, don Manuel se fit, pendant quelque temps, le compagnon de fêtes de Pompeyo et l'incitait à la débau-

che, pour qu'il fût fatigué et dédaigneux quand il reviendrait à sa femme et la tiendrait dans ses bras.

Mais Elvire, jalouse, pleurait et dépérissait. Don Manuel reconnut qu'il lui était encore plus dur de la voir malheureuse que de la voir heureuse par son mari. Puisqu'elle souffrait de l'infidélité de Pompeyo, il entreprit de rendre Pompeyo fidèle. Il l'amena à rompre avec deux ou trois maîtresses. Mais à peine Pompeyo en avait-il sacrifié une, qu'il en reprenait une autre. Puis, il était singulièrement pénible à don Manuel de se contraindre à excuser et à défendre auprès d'Elvire son odieux époux, et, quelquefois, de le ramener lui-même à la délaissée, et d'assister à leur réconciliation et à la joie d'Elvire, cruelle sans le savoir.

Bientôt, ce fut Elvire qui lui donna des inquiétudes par les adorateurs que multipliait autour d'elle l'inconduite de son mari. Il s'ingénia à les détourner vers d'autres occupa-

tions. Il entraîna dans les tripots don Jérôme de Moyadas, lui prêtant même de l'argent quand il avait tout perdu. Pour guérir don Roger de Rada de sa passion pour Elvire, il lui procura une fort belle maîtresse. Il apprit à don Gonzalès Pacheco à chercher des distractions dans l'ivrognerie. Et quant à don Juan de la Membrilla, qu'Elvire voyait avec quelque indulgence, il lui chercha querelle et le tua dans une rencontre.

Son zèle n'était pas sans quelque innocente récompense. Elvire le traitait avec une affection familière, comme un vieil oncle ou comme un aïeul. Elle le prenait pour confident de ses petits ennuis. Elle lui permettait d'assister à la fin de sa toilette, et de lui offrir des fêtes, des soupers, des concerts. Elle le consultait sur ses lectures. Enfin, comme elle était bonne, elle feignait d'avoir besoin de lui.

Mais elle n'aimait que Pompeyo, malgré ses infidélités et ses vices. Pompeyo continuait sa vie de désordres, il était couvert de

dettes, et il semblait de plus en plus dépourvu de scrupules. Don Manuel le détestait, et parce qu'il faisait souffrir sa femme et parce qu'il était son mari ; mais en même temps il persistait à se comporter en fidèle ami de Pompeyo, à cause d'Elvire qu'il considérait comme ensorcelée et envoûtée par ce maudit époux.

Cependant, le Roi avait recommencé la guerre contre les Maures. Le général de Xerica fut chargé d'occuper la ville de Lorca, importante place forte à quelques lieues de Murcie. Il eut pour lieutenant don Pompeyo de Nisana. Et don Manuel reprit du service afin de veiller sur le mari d'Elvire.

Les Maures assiégèrent bientôt Lorca. Le siège durait depuis plusieurs mois, quand les Maures entrèrent dans la ville par une porte qui se trouva dégarnie de ses défenseurs ; et l'armée espagnole fut obligée de se replier sur Murcie.

Or, c'était don Pompeyo qui avait donné

l'ordre de démunir cette porte, étant informé, assurait-il, que l'ennemi préparait l'attaque d'un autre côté. On savait aussi qu'il était mal dans ses affaires et capable de tout, et l'on commençait à le soupçonner de trahison. Le bruit en vint jusqu'à Elvire, dont l'angoisse et la douleur furent inexprimables, et que don Manuel ne pouvait plus apaiser ni consoler.

Là-dessus, l'émir de l'armée maure adressa au général de Xerica, à Murcie, une lettre où il disait que l'homme qui, pour de l'argent, lui avait indiqué le point faible de la place de Lorca était un seigneur dont il ignorait le nom, mais qu'il avait vu secrètement dans une maison abandonnée, près des remparts, et que ce seigneur y avait oublié un ferret de diamants. L'émir renvoyait le ferret, pour qu'on le rendît à son propriétaire. Il agissait ainsi, disait-il, parce qu'il ne voulait rien garder d'un traître.

La lettre et le ferret furent exposés à la

maison de ville de Murcie. Ce bijou n'avait rien de particulier. Mais, don Pompeyo de Nisana ayant récemment payé une partie de ses dettes, les soupçons qu'il inspirait prirent plus de force.

Don Manuel ne put supporter ni le désespoir d'Elvire, ni l'idée qu'elle fût la femme d'un homme déshonoré. Il résolut donc de sauver Pompeyo pour l'amour d'Elvire, et cela, quoique Pompeyo lui fît horreur, et quoique sa pire souffrance fût justement l'amour d'Elvire pour Pompeyo.

Il prit pour maîtresse la courtisane la plus célèbre de Murcie ; il la logea dans un somptueux palais et affecta pour elle un amour honteux et incurable de vieillard. Et il recommanda à cette femme de raconter qu'il l'aimait ainsi depuis longtemps et qu'il la couvrait d'or.

L'aventure devint si publique qu'Elvire elle-même y crut et qu'elle fit un jour à don Manuel des reproches désolés : à quoi il ne

répondit qu'en baissant la tête et en confessant sa folie, à laquelle, disait-il, il ne pouvait résister. Et il ajouta, comme accablé de honte, qu'elle ne connaissait pas encore sa faute tout entière.

Le lendemain, il écrivit au gouverneur qu'il savait ce qu'on disait du comte Pompeyo ; qu'il ne pouvait laisser accuser un innocent ; que Dieu lui donnait le courage d'avouer la vérité ; enfin, que le ferret envoyé par l'émir lui appartenait, à lui, marquis de Léganez.

On s'étonna ; mais, comme il se dénonçait lui-même avec de grandes manifestations de repentir et qu'il ne paraissait pas dément, il fut arrêté, jugé, condamné à mort. Il n'allégua, pour expliquer son crime, que cette folie d'amour dont il avait été pris, sur le tard, pour une fille galante à qui il fallait beaucoup d'argent.

Une chose qui fit trouver plus vraisemblables ses intelligences avec les Maures, c'est

qu'on découvrit dans sa bibliothèque les écrits du philosophe mahométan Averroès.

Pompeyo se tut, n'étant qu'un misérable.

Elvire même, qui avait toujours son mari dans le sang, ne voulut plus douter du crime de ce vieillard dont elle avait été si magnifiquement adorée. Mais, la veille du supplice, elle alla voir don Manuel de Léganez dans sa prison.

Il lui dit : « Je vous remercie de ne m'avoir pas retiré toute pitié, malgré mon infamie. » Il poussa le courage jusqu'à ajouter, sachant bien que ces paroles ne pouvaient que l'éloigner de lui : « Si vous m'aviez aimé, je n'aurais pas été victime de cette folle passion pour une femme indigne. »

Elle répondit froidement : « Quoi que vous ayez fait, je ne dois pas oublier toutes les bontés que vous avez eues pour moi. Que Dieu vous reçoive en sa miséricorde ! »

Et il vit bien qu'elle ne doutait pas de son crime en effet, et il s'en réjouit.

Il lui demanda humblement la permission de l'embrasser ; et il sentit qu'elle s'y prêtait avec peine.

Mais il mourut avec fermeté, parce qu'il était sûr que, dans l'autre monde, Elvire *saurait*.

En Marge de Corneille

L'Ennemi

MONSIEUR, dit Pierre Corneille, je vois que vous avez le goût bon.

— Monsieur, reprit le jeune homme, si je juge sévèrement le théâtre de monsieur Racine, c'est que la vérité m'y pousse. Il est certain qu'il n'a fait qu'affaiblir et dégrader la tragédie que vous aviez portée si haut.

— Monsieur, je me récuse sur ce dernier point. Mais j'avoue que je ne puis supporter non plus que vous ce doux et ce tendre par où il plaît aux femmes et aux jeunes gens, et que cela m'a toujours paru du dernier fade.

— Monsieur, il est vrai que cela fait lever le cœur.

— Et ce qui me chagrine encore plus, monsieur, c'est de voir, dans ses tragédies, les plus nobles et les plus mâles passions sacrifiées à un amour désordonné et qui va jusqu'au bout de sa folie : en sorte que, lorsqu'il n'est pas langoureux, il est homicide et criminel.

— Il est vrai, monsieur, que cela est fait pour scandaliser tous les esprits honnêtes.

— Et je ne parle pas, monsieur, des fautes que commet continuellement monsieur Racine contre la vraisemblance des mœurs ou contre la vérité de l'histoire, comme dans ce *Bajazet* où il n'y a pas un personnage qui ait les sentiments qu'on a à Constantinople et qui ne soit un Français sous l'habit turc, ou comme dans ce *Britannicus* où l'auteur fait vivre Britannicus et Narcisse deux ans de plus qu'ils n'ont vécu.

— Il est vrai, monsieur, que cela ne se peut supporter.

— Croyez bien, monsieur, que je n'en parle point par envie.

— Personne, monsieur, ne vous soupçonnera d'un sentiment que vous interdisent également votre gloire et la sublimité de vos ouvrages.

— Et je n'en parle pas non plus, monsieur, par rancune et ressouvenir des offenses. Il y a huit ou dix ans, monsieur Racine me vint lire son *Alexandre*. Il était joli homme, trop joli, et avait l'air d'une petite maîtresse. J'eus la bonté de lui dire qu'il me paraissait assez bien doué pour la poésie, mais j'ajoutai qu'il l'était peu pour le théâtre ; et je le pense encore. Il ne me pardonna point ce jugement sincère et vous savez peut-être de quelles injures il m'accabla dans la préface de son *Britannicus*. Vous pensez bien, monsieur, que je les dédaignai fort.

— Monsieur, elles ne sauraient vous attein-

dre. Je vous confesse, d'ailleurs, que je n'ai point lu ce méchant morceau.

— Monsieur, je suis ravi de notre conversation. Je goûte on ne peut plus la justesse et l'élévation de votre esprit.

— Monsieur, me permettrez-vous de revenir demain et d'entretenir encore mademoiselle votre nièce?

— Sans nulle difficulté, monsieur. Je sais vos sentiments pour elle et n'ignore point vos intentions. Je crois qu'elle en est touchée. Et je puis vous confier que mon frère, que j'en ai averti, voit votre projet d'un fort bon œil. Je vous prie, monsieur, de vous considérer ici comme chez vous.

— Monsieur, je ne sais comment vous remercier...

— A demain donc, monsieur.

— Monsieur, je suis votre humble serviteur.

***

Dans cet été de 1673, Corneille s'était réfugié à Rouen, dans sa maison de la rue de la Pie. Et, comme il se trouvait seul (sa fille aux Dominicaines, un de ses fils mort, un autre au service, les deux autres établis), sa nièce Marie était venue demeurer avec lui et tenir son ménage. Et bientôt un jeune avocat au Parlement de Rouen avait fait visite à l'oncle et remarqué la nièce.

Corneille était alors fort triste. Deux ans auparavant, il avait eu l'humiliation de voir triompher, contre *Tite et Bérénice*, la *Bérénice* de son rival. Après la chute du charmant mais languissant *Suréna*, il s'était retiré du théâtre, n'en pouvant plus. Et cependant Racine avait fait jouer *Bajazet* et, cette année même, *Mithridate*, au grand applaudissement de la ville et de la Cour ; il venait d'être élu à l'Académie ; il avait pour lui la jeunesse, la force, l'avenir, — et le Roi. Oh ! le délaisse-

ment du vieux poète ! La gloire odieuse du jeune Racine torturait le vieux Corneille. Cette gloire ne lui semblait pas seulement injuste, mais immorale.

Et, pour oublier les heures, Corneille s'occupait à mettre en vers français des vers latins de bons pères jésuites à la louange du Roi, et à revoir, pour une édition prochaine, sa traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

***

Quand le jeune avocat revint, Corneille, débonnaire, laissa les deux amoureux au jardin et fut travailler dans sa chambre.

Tandis qu'il revoyait le chapitre V du livre III de l'*Imitation* : « Des merveilles de l'amour divin » :

Connais-tu bien l'amour, toi qui parles d'aimer?

le murmure d'une tendre causerie lui arrivait par la fenêtre ouverte. A un moment, il n'entendit plus qu'une seule voix, et, bien qu'il

ne pût distinguer les paroles, il reconnut, au rythme et à l'accent, que l'avocat au Parlement disait des vers à mademoiselle Marie.

Curieux, il se rendit au jardin. Il vit les amoureux assis sous la charmille. Le jeune homme, très animé, lisait dans un livre qu'il tenait à la main, et la jeune fille, penchée vers lui, l'écoutait, la bouche entr'ouverte et les yeux brillants.

En voyant s'approcher l'oncle, le jeune homme mit vivement le livre dans sa poche, se leva et dit :

— Monsieur, nous lisions *le Cid*.

— Monsieur, dit le bonhomme charmé, cela ne me désoblige en aucune façon. Continuez, je vous prie.

— Devant vous, monsieur, je n'oserai jamais.

— Je me retire donc, monsieur.

— Mon oncle, dit Marie, nous ne le souffrirons pas ; mais, si vous le permettez, nous continuerons demain.

*
* *

Le lendemain, comme les jeunes gens, assis sur le banc rustique, avaient repris leur lecture, Corneille descendit doucement au jardin pour les surprendre et pour le plaisir mélancolique d'ouïr ses vers de jadis récités par des amoureux. Il fit un détour, se glissa derrière la charmille, écouta. Cette fois, c'était Marie qui lisait, et voici ce qu'il entendit :

N'attendez pas ici que j'éclate en injures,
Que j'atteste le ciel ennemi des parjures.
Non, si le ciel encore est touché de mes pleurs,
Je le prie en mourant d'oublier mes douleurs.
Si je forme des vœux contre votre injustice,
Si, devant que mourir, la triste Bérénice
Vous veut de son trépas laisser quelque vengeur,
Je ne le cherche, ingrat, qu'au fond de votre cœur.

— Que c'est beau ! soupira Marie.

— Ah ! ce Racine ! soupira l'avocat au Parlement.

Mais Corneille, se montrant tout à coup :

— Mademoiselle, dit-il, veuillez rentrer

à la maison. Quant à vous, monsieur, vous m'obligerez en ne remettant plus les pieds chez moi. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Marie fondit en larmes ; le jeune avocat, très pâle, fit un grand salut et se retira ; et Corneille, d'un pas pesant, rentra dans sa chambre.

***

Il s'assit devant sa table en murmurant des mots irrités, tels que : « la sotte ! » et « le faquin ! ».

Mais ses regards tombèrent sur un cabinet florentin que lui avait donné le surintendant Fouquet, et où, parmi les ornements dont il était enrichi, on avait mis aux quatre coins les médaillons « des quatre plus grands poètes qui eussent jamais paru dans le monde, savoir Homère, Virgile, le Tasse et Corneille », comme avait dit le surintendant. Le vieillard sourit et se ressouvint de sa gloire. Puis, se remettant au travail, il rouvrit le volume

qu'il était en train de corriger. Ses yeux rencontrèrent ce passage :

> Joins au mépris des biens celui des dignités,
> Joins au mépris du rang celui des vanités
> D'une inconstante renommée :
> On condamne demain ce qu'on loue aujourd'hui,
> Et cette gloire enfin dont l'âme est si charmée,
> Comme le monde l'a formée,
> S'éclipse et passe comme lui ;

et beaucoup d'autres choses excellentes de la même sorte.

Il demeura pensif un assez long temps ; puis il appela la servante et la pria de lui envoyer sa nièce.

Marie parut, toujours en larmes.

— Mon enfant, dit le bonhomme, ce n'est pas un crime d'être bête. Écris à ton amoureux qu'il peut revenir.

Ainsi pardonna-t-il, soit que la vue du cabinet florentin l'eût de nouveau assuré de son génie, soit que sa lecture lui eût remis dans l'esprit la vanité de toutes choses, ou pour ces deux raisons à la fois, encore qu'elles paraissent contraires.

En Marge de Molière

Molière à Chambord

Le Bourgeois gentilhomme fut joué pour la première fois à Chambord, au mois d'octobre 1670. Jamais pièce n'a été plus malheureusement reçue que celle-là, et aucune de celles de Molière ne lui a donné tant de déplaisir. Le Roi ne lui en dit pas un mot à son souper. Et tous les courtisans la mettaient en morceaux...

Il se passa cinq jours avant que l'on représentât cette pièce pour la seconde fois, et pendant ces cinq jours, Molière, tout mortifié, se tint caché dans sa chambre.

GRIMAREST (*Vie de Molière*).

Dans sa chambre mansardée, sous les toits (c'est d'ailleurs sous les toits qu'étaient logés aussi la plupart des courtisans), Molière, assis dans un fauteuil, une couverture sur les genoux, trouvait les heures longues. On était au 20 octobre et il faisait froid. Les bois de Chambord étaient d'une

tristesse sinistre sous le ciel bas, et le vent sifflait aigrement à travers la magnifique forêt de pierres sculptées que forment les cheminées du château. Molière avait passé beaucoup de temps à se faire habiller ; puis il n'avait pas voulu descendre pour manger à la table des comédiens et s'était fait apporter dans sa chambre une tasse de lait.

Il était là, sombre et furieux. Sa vieille amie mademoiselle de Brie (qui jouait le rôle de Dorimène) entra chez lui.

— Ah ! dit-il, ma pauvre Catherine, que c'est bien à vous !... Mais pourquoi Armande ne vient-elle pas me voir?

— Parce qu'elle vous en veut.

— Pourquoi? Parce que je ne suis pas heureux? Je la comprends.

— Et aussi parce que, dans la pièce, vous faites dire par Covielle qu'elle a de petits yeux et une grande bouche.

— Mais elle l'avait admis, à cause des commentaires obligeants de Cléonte

— Eh bien donc, elle ne l'admet plus.

— C'est évidemment ma faute. Il fallait réussir... Mais dis-moi, Catherine, qu'est-ce qui leur a déplu dans cette malheureuse comédie? Le rôle du gentilhomme aigrefin et ruffian?... Mais ils sont presque tous comme cela. Tu les connais. Les autres fois, le Roi était ravi que je leur dise leurs vérités... Cette fois, le Roi se tait. Qu'est-ce qui lui a déplu, à lui?... Lui pour qui j'ai fait tant de choses... que je n'aurais pas dû... Ce Roi si caressant quand il veut, si dur au fond... Mais dis-moi, Catherine, que fait ma femme?

— Je n'en sais rien, mon ami.

— Elle est sans doute avec Guiches?

— Guiches n'est pas à Chambord.

— Ou avec Baron?

— Je ne crois pas.

— Oh ! ce Baron que j'ai tiré tu sais de quelles mains, ce Baron que j'ai formé, que j'ai traité comme mon fils... et qui est l'amant de ma femme... ou qui va l'être, j'en suis sûr !

Molière cacha son visage dans ses mains, et Catherine de Brie devina qu'il pleurait.

— Allons ! dit-elle, c'est ridicule de pleurer, vous dont le métier est de faire rire.

— Oui, faire rire en recevant des coups de bâton et des coups de pied au cul... Affreux métier, ma fille. Et dire que je l'ai choisi par amour de la gloire !... Nous sommes en apparence recherchés des grands seigneurs. Mais ils nous assujettissent à leurs plaisirs, et c'est la plus triste de toutes les situations que d'être l'esclave de leurs fantaisies... Le dernier des goujats est en droit de nous siffler pour son argent... Le monde nous regarde comme des gens perdus et nous méprise... Incommodés ou non, il faut être prêts à marcher au premier ordre et à donner du plaisir, quand nous sommes souvent accablés de chagrin...

— Bah ! cela n'arrive pas tous les jours... Et je t'assure qu'avec les grands seigneurs, ce n'est pas moi qui suis l'esclave... et c'est eux, plutôt, qui me donnent la comédie.

Mais toutes ses amertumes lui revenant à la fois :

— Vois-tu, dit Molière, je n'ai jamais été heureux... Je puis tout te dire, n'est-ce pas? Je te connais depuis vingt ans. Je t'ai rencontrée à Lyon en même temps que Marquise, la petite saltimbanque, la fille du marchand d'orviétan... Encore une qui m'a trahi, cette Du Parc... trahi pour ce petit Racine, fourbe comme un dévot... Non, je n'ai jamais été heureux. J'ai perdu ma mère à onze ans. Puis j'ai eu une marâtre... Mon bonhomme de père m'a fait donner une éducation de gentilhomme. Cela m'a bien servi ! Je n'en ai trouvé que plus rudes les misères et les humiliations de ces douze ans de vagabondage à travers la province...

— Bah ! dit Catherine, on était jeune.

— Oh ! je sais, une femme ne peut être humiliée quand elle est jolie... Mais moi !... J'ai souffert du mépris, et, j'ai beau le rendre... et universellement... et avec usure... j'en

souffre encore... Et puis est venu mon atroce mariage...

— Il a commencé par être délicieux, Jean-Baptiste.

— Tu crois? Je ne m'en souviens pas. Je ne me rappelle que les blessures... Dis-moi, crois-tu qu'elle aime ce petit Baron?

— Ce n'est pas probable, mon ami.

— Je *le* serai donc une fois de plus... Je sais bien, va, ce qu'ils disent tous.

— Qui, tous?

— Eh bien ! les gentilshommes, les femmes de la Cour, peut-être le Roi lui-même... Ils disent, je le parierais, qu'il est curieux, particulier et comme providentiel que celui qui, dans son théâtre, s'est moqué le plus des maris trompés, soit le mari le plus trompé de France.

— Mon ami, pas de fol orgueil !

— Et à propos de cette malheureuse comédie, sais-tu ce qu'ils disent encore? J'en suis aussi sûr que si je l'entendais. Parce que j'aime le luxe, les beaux habits, les beaux

meubles (parbleu ! je m'y connais, étant fils de tapissier), et parce que j'essaye, quoique comédien, de vivre avec élégance, je suis sûr qu'à l'heure qu'il est quelque fade plaisant est en train de dire que l'auteur du *Bourgeois gentilhomme* donne lui-même, sans le savoir, la comédie du comédien-gentilhomme.

— Crois-tu qu'ils aient assez d'esprit pour ça ?

— Ils en auront pour me faire souffrir... Je jurerais qu'en ce moment ils s'entendent pour qu'Armande et Baron se puissent voir commodément... Et, après tout, pourquoi ma femme et mon élève se gêneraient-ils? Est-ce que je me suis gêné, moi, dans ma vie? Est-ce que je n'ai pas fait tout ce qui me plaisait?... Tu te souviens, Catherine, quelle chiennerie était l'Illustre Théâtre au temps de nos caravanes?... A dix-huit ans, vois-tu, je ne croyais à rien du tout, j'étais déjà libertin, grâce aux leçons du bon abbé Gassendi qui ne se doutait pas des conclusions que j'en

tirais... Il s'ensuit qu'aujourd'hui j'ai l'âme vide d'espoir... Si encore j'avais la santé ! Mais je suis continuellement malade et je ne vis plus que de laitage... Et pourtant je tiens à la vie... à ma cruelle vie... Va, Catherine, la peur de la mort... et l'amour physique... c'est le fond de notre affaire.

— Ne dis pas cela, Jean-Baptiste ; tu sais bien que j'ai de la religion.

— Ah ! garde-la, ma fille... Mais moi...

Il fit un geste de désolation.

***

A ce moment, le jeune Baron entra dans la chambre. Il paraissait fort gai.

— Eh bien, dit Molière, quelles nouvelles?

— Excellentes, monsieur. Le Roi a parlé enfin.

— Et qu'a-t-il dit?

— Il a dit que vous n'aviez rien fait qui l'eût tant diverti que *le Bourgeois gentilhomme.*

— Mais pourquoi ne l'a-t-il pas dit plus tôt?

— Peut-être pour jouir de l'incertitude et de l'embarras des courtisans. Mais il vient d'ordonner que l'on rejoue la pièce ce soir.

— Ah ! mon enfant, tu me sauves la vie ! dit Molière rayonnant de joie.

En Marge de Racine

Une Répétition d' « Esther »

Monsieur Racine, ce jour-là, était d'humeur assez mélancolique en arrivant à Saint-Cyr parce que M. Despréaux, subitement enrhumé, n'avait pu l'y accompagner pour la répétition d'*Esther*. Ce n'est pas que M. Racine trouvât ce travail ennuyeux ; mais rien ne lui donnait autant de plaisir et de sécurité que la compagnie de M. Despréaux.

La répétition, qui était une des dernières, se faisait en costumes et sur le théâtre même, dressé, au second étage du grand escalier des

Demoiselles, dans le vestibule des dortoirs, lesquels servaient de coulisses et de loges.

Les costumes étaient magnifiques ; ils avaient coûté plus de quatorze mille livres; c'étaient des robes à la persane, ornées de perles et de diamants, qui avaient naguère servi au roi dans ses ballets. Et, comme les jeunes actrices mettaient ces habits pour la première fois, l'émoi était grand dans le dortoir des bleues.

Bien qu'il n'y eût pour tout auditoire que madame de Brinon, quelques-unes des maîtresses, et la jeune madame de Caylus, nièce de madame de Maintenon, M. Racine préféra se tenir derrière le théâtre, afin de surveiller les entrées et les sorties des actrices et de leur faire plus commodément des observations. Dès qu'elles le virent paraître, vingt demoiselles en robes persanes, éblouissantes de pierreries, l'entourèrent avec des cris de joie, se disputèrent l'honneur de le débarrasser de son manteau, lui apportèrent un fauteuil, s'in-

formèrent de M. Despréaux et s'apitoyèrent sur son rhume, et eurent vite changé les sombres dispositions de M. Racine.

La répétition commença. Tout alla d'abord fort bien ; et M. Racine jugea lui-même son ouvrage plus harmonieux et plus touchant encore qu'il n'avait pensé. Mais tout à coup la langue fourcha si malheureusement à mademoiselle de la Maisonfort, qui jouait le rôle d'Élise, qu'au lieu de dire :

> Et le Persan superbe est aux pieds d'une juive,

elle dit :

> Et le serpent superbe est aux pieds d'une juive !

Vous jugez de l'effet. La reine Esther sur la scène, les jeunes Israélites et Mardochée qui attendaient derrière le rideau du fond, éclatèrent de rire ; et M. Racine entendit les gloussements de madame de Brinon et des maîtresses. Enfin le silence se rétablit, et l'on put terminer le premier acte tant bien que mal.

M. Racine était furieux. Lorsque mademoiselle de la Maisonfort rentra dans la coulisse : « Ah! mademoiselle, lui cria-t-il, vous mettez la pièce par terre ! » Sur quoi la jeune fille se mit à pleurer si abondamment, que ses larmes roulaient jusque sur les broderies de son « corps » à l'orientale. M. Racine ne put soutenir cette vue ; il tira son mouchoir et en tamponna les yeux de mademoiselle de la Maisonfort (car il était plein de bonhomie) en disant : « Allons, mon enfant, allons. » Mais, comme elle ne pouvait se consoler, il finit par pleurer avec elle ; et, parce qu'elle était jolie, il l'embrassa paternellement, puis il remit dans sa poche le mouchoir tout trempé de larmes innocentes.

Or, pendant que mademoiselle de la Maisonfort rentrait dans sa cellule pour réparer, avec un peu de rouge et de poudre, les traces de son chagrin, mademoiselle de Glapion, qui faisait Mardochée, s'approcha de M. Racine. Elle avait eu soin de retirer sa longue barbe

d'étoupe et d'effacer ses fausses rides ; et sa figure apparaissait rose sous le sac de toile grossière dont Mardochée était coiffé. M. Racine la trouva plaisante dans cet accoutrement. Il lui fit compliment sur la façon dont elle avait joué. « Alors, monsieur, si vous êtes content de moi, dit-elle, me sera-t-il permis de vous demander une grâce? » Et elle lui expliqua qu'elle aimait, avec l'aveu de ses parents, un jeune gentilhomme d'un mérite accompli, malheureusement trop mal accommodé pour pouvoir acheter une compagnie, mais à qui le roi daignerait sûrement en donner une, si M. Racine voulait bien intervenir en sa faveur. « Car le roi, monsieur, ne saurait rien refuser à un homme tel que vous. » Il protesta qu'elle lui attribuait un crédit qu'il n'avait point. Là-dessus les larmes la gagnèrent. Cette vue fit mal à M. Racine, qui sortit de nouveau son mouchoir et en essuya les yeux de la jeune fille. « Eh bien donc, j'attendrai, dit-il, une occasion favo-

rable pour parler au roi. » Et mademoiselle de Glapion, consolée, remit sa barbe, et fit au poète une grande révérence comique.

A ce moment, mademoiselle de Veilhenne, qui remplissait le rôle d'Esther, passa rapidement près de M. Racine, lui glissa dans la main un billet, et disparut sans rien dire.

Mademoiselle de Veilhenne était de celles qui, quelques mois auparavant, avaient joué dans *Andromaque* et qui, selon madame de Maintenon, y avaient trop bien joué.

M. Racine, fort surpris, ouvrit le billet, qui était ainsi conçu :

« Monsieur, qu'allez-vous penser de moi? Vous jugerez sans doute que je manque à la pudeur du sexe, et cependant le Ciel, qui lit dans mon cœur, connaît combien mes sentiments sont purs. Mais, monsieur, j'ai lu toutes vos tragédies, et je me dis que celui qui a si parfaitement dépeint la passion, même coupable, et l'a si bien comprise qu'il paraît l'absoudre, ne saurait la repousser lorsqu'elle

est innocente. Dans la solitude et la tristesse où je languis, pauvre et sans espoir d'établissement, froissée par la sécheresse des âmes au milieu desquelles il me faut vivre, j'ai fait de vous le dieu auquel je rapporte toutes mes pensées. Mon rêve serait que vous eussiez pitié de moi, que vous me traitassiez un peu comme votre fille et que vous m'appelassiez quelquefois auprès de vous, afin que je vous servisse de lectrice ou de secrétaire. Ainsi, vivant à vos pieds, vestale du génie, je serais la plus heureuse des amantes... » Cela continuait ainsi sur trois pages, et cela était signé : « Votre petite Hermione. »

M. Racine sourit et haussa les épaules. Lorsque mademoiselle de Veilhenne, très inquiète et n'osant pas le regarder, passa devant lui pour rentrer en scène : « Ma pauvre enfant, lui dit-il, cela est insensé ! Ou peut-être avez-vous eu dessein de vous moquer de moi? » Et elle de pleurer, et lui de tirer son mouchoir. Elle était belle ; dans son

émotion, son sein soulevait les broderies dont il était recouvert. « Ah ! gémissait-elle, j'ai été folle ! Au moins, monsieur, ne me perdez pas ! » Elle ne cessait de pleurer, il ne cessait de lui essuyer les yeux ; et, comme on s'impatientait sur la scène, il se vit contraint de l'embrasser pour en finir. Puis il mit la lettre dans sa poche, et son mouchoir par-dessus.

Pendant que l'on commençait le deuxième acte, madame de Caylus, qui s'était coulée derrière le théâtre, vint à M. Racine et lui dit : « Quoi ! monsieur, c'est ainsi que vous faites pleurer les femmes? Me ferez-vous pleurer aussi? — Je n'en ai, dit-il, nulle envie, mais j'ai assurément celle de vous être agréable. » Alors, prenant avantage de ce qu'elle l'avait vu dans une posture qui prêtait à sourire : « Vous m'accorderez donc aujourd'hui, dit-elle, ce que je n'ai pu encore obtenir de vous. — Et quoi donc? — Un rôle. — Hé ! madame, il n'y en a plus, vous le savez,

et je ne me consolerai jamais que vous soyez venue trop tard. — Soit, mais que diriez-vous d'un prologue que vous écririez pour moi? » Madame de Caylus, alors âgée de seize ans, avait le teint le plus frais, le visage le plus spirituel et la voix la plus touchante. Elle voulait persuader M. Racine, et elle le persuada. « Eh bien, dit-il, vous serez la Piété, quoique vous sembliez plutôt faite pour représenter l'amour profane. Mais donnez-moi quelques jours. »

La répétition s'acheva sans autre incident. On remarqua seulement que M. Racine était abstrait et rêveur. Quand il eut soupé sobrement dans le petit réfectoire des étrangers, il demanda son carrosse et, au lieu d'aller coucher à son appartement de Versailles, il fut à Paris et rentra, assez tard, dans sa maison de la rue des Marais.

Il trouva sa femme et ses trois enfants, Jean-Baptiste, Marie et Nanette, assis autour de la table de famille. A la lueur de deux chan-

delles de cire, madame Racine cousait, Jean-Baptiste lisait les fables de La Fontaine, et Marie et Nanette apprenaient pour le lendemain leur leçon de catéchisme.

« Nous ne vous attendions plus, dit madame Racine ; mais nous sommes d'autant plus contents de vous voir. » Quand il les eut tous embrassés et qu'il se fut informé de leur santé et des menus événements de la journée : « Papa, dit Marie, qui avait neuf ans, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer, c'est que je veux être religieuse. — Moi aussi, dit Nanette, qui avait sept ans. — Et pourquoi, mes filles? — Parce que, dit Marie, les plaisirs de ce monde n'ont plus pour moi aucun appât. — Pour moi non plus, dit Nanette. — Oh ! dit M. Racine, que vous avez raison, mes enfants ! — Moi, dit Nanette, je veux être Mère à Port-Royal des Champs. — Et moi, Carmélite, dit Marie. — Et pourquoi? — Parce que c'est l'ordre le plus sévère de tous. — Alors moi aussi, dit Nanette, c'est

Carmélite que je veux être. — Voilà, mes filles, qui est entendu. Nous en reparlerons quand vous aurez l'âge. Mais il se fait tard, et je crois que c'est l'heure du repos. »

Après que les serviteurs furent entrés dans la salle pour la prière en commun, et que toute la famille fut à genoux, M. Racine récita à haute voix les paroles accoutumées :

« Mettons-nous en la présence de Dieu et adorons-le... Remercions Dieu des grâces qu'il nous a faites... Demandons à Dieu la grâce de connaître nos péchés. Source éternelle de lumière, Esprit Saint, dissipez les ténèbres qui me cachent la laideur et la malice du péché. Faites m'en concevoir une si grande horreur, ô mon Dieu, que je le haïsse, s'il se peut, autant que vous le haïssez vous-même, et que je ne craigne rien tant que de le commettre à l'avenir. »

Arrivé à cet endroit, il se tut, comme d'habitude, pour l'examen de conscience.

La petite Marie était agenouillée près de lui,

très recueillie et qui semblait rechercher ses péchés avec grande application. Il la regarda et se souvint avec attendrissement de ce qu'elle venait de lui dire. Des larmes lui montèrent aux yeux, et il eut besoin de se moucher. Il prit son mouchoir, le trouva encore tout mouillé. Cette humidité, et la lettre déraisonnable de mademoiselle de Veilhenne, qu'il sentit au fond de sa poche, lui rappelèrent avec netteté les principaux incidents de sa journée.

« Hélas ! songea-t-il, je me crois sage, et prudent, et revenu de toutes les vanités : et pourtant de quelles faiblesses je suis capable encore ! et dans quels embarras je me suis mis aujourd'hui !... Cette petite Maisonfort, qu'aura-t-elle pensé de mon geste? Elle l'aura jugé ridicule, ou se sera figuré qu'elle n'a qu'à verser trois larmes pour avoir raison du pauvre homme que je suis... Cela, parce qu'elle a quinze ans... et un minois... Et cette Glapion, avec son amoureux pour qui j'ai

promis de demander une compagnie au roi!... Qu'est-ce que cela me fait, son amoureux? D'abord une fille sage n'a pas d'amoureux... Mais j'ai promis... Ai-je réellement promis?... Oui, j'ai promis parce qu'elle était toute rose sous ce gros capuchon... Et elle le savait bien... Que faire, mon Dieu? M'adresser à madame de Maintenon?... Mais non, car il lui déplairait que cette petite m'ait pris pour confident... M'adresser au roi lui-même?... Ah! quel ennui!... Et cette Veilhenne!... Quelle effronterie!... J'aurais dû lui parler plus fermement... Mais je sens que c'est moi qui aurai honte devant elle la première fois que je la rencontrerai... C'est d'ailleurs ma faute... D'avoir si bien joué Hermione l'an dernier, cela ne lui a pas été bon... Pauvre petite! elle est peut-être sincère dans sa déraison... Elle a de beaux yeux... Plus grands que ceux de Caylus, mais moins vifs... Cette petite Caylus, encore une qui s'est jouée de moi.. Elle est mariée, celle-là... à seize ans, quelle

pitié !... et à cause de cela elle a plus d'expérience et de finesse que les autres... Mais comment ai-je pu lui promettre ce prologue, que je n'aurai jamais le temps de faire?... Oh ! je sais bien. D'abord je m'imaginais qu'elle me raillait pour m'avoir vu si empêché avec cette Veilhenne... Et puis... elle a une voix... c'est singulier... tout à fait la voix de cette pauvre Champmeslé... Et il y en a une autre... la petite Marsilly, je crois... oui, celle qui joue le rôle de Zarès... qui a tout à fait les mouvements de cou de cette pauvre Du Parc, dont Dieu ait l'âme !... Hélas ! je le vois bien, le pire n'est pas d'être moqué par quelques petites filles et de me trouver débiteur d'une compagnie d'infanterie et d'un prologue en vers... Non, non, le plus triste, c'est qu'elles me paraissent trop aimables... c'est qu'elles me touchent trop... c'est que, malgré leur innocence, malgré mes bonnes résolutions, je respire, à ces représentations d'une comédie si pieuse, un air que je reconnais trop... l'air

empoisonné d'autrefois... l'ivresse du théâtre... et peut-être le commencement d'une autre ivresse... qui est au fond la même... Pourquoi ai-je embrassé ces petites?... Les aurais-je embrassées si elles n'avaient pas été jolies et si... Quelle honte, Seigneur ! quelle honte ! Ah ! oui, je suis bien faible encore, et bien peu mortifié... Et dire que cela ne serait pas arrivé si M. Despréaux avait été là !... »

« Eh bien ! mon ami, qu'attendez-vous ? » dit madame Racine, qui jugeait que les deux minutes habituelles de l'examen de conscience étaient depuis longtemps dépassées. « Ah ! pardon ! » dit M. Racine, comme réveillé en sursaut ; et, d'un accent plus ému que de coutume, il continua la prière : « Me voici, Seigneur, tout couvert de confusion et pénétré de douleur à la vue de mes fautes... » etc.

La prière finie, M. Racine retint son petit laquais, s'assit à son bureau, et écrivit rapidement ces lignes :

« J'espère que votre rhume est guéri. Je

vous prendrai demain, en passant, dans mon carrosse et vous emmènerai à Saint-Cyr, mort ou vif. Il le faut, car sans vous je ne fais que des sottises. Je suis entièrement à vous. »

Il cacheta, et remit le billet au petit garçon :

— Demain matin, de bonne heure, pour monsieur Despréaux.

En Marge de La Fontaine

Le Cilice

En 1680, madame de La Sablière, quittée par son amant, se tourna vers Dieu et vers les malheureux. Elle passait presque toute sa vie à l'hôpital des Incurables de Sainte-Marguerite, où l'on soignait « les relâchements et contractions invétérées des nerfs, les dislocations et fractures des os qui n'ont pas été remises en temps convenable, les tumeurs démesurées, les varices avec notables ruptures, les chutes de gros boyaux, les hydropisies confirmées, l'agi-

tation continuelle et générale des membres, les chancres ulcérés, les jambes nouées, la stupidité, et autres pareils accidents. »

L'aimable femme expiait, parmi ces horreurs, les anciennes erreurs de son cœur et de ses sens. Madame de Sévigné écrivait à sa fille :

« Madame de La Sablière est dans les Incurables, fort bien guérie d'un mal que l'on croit incurable pendant quelque temps, et dont la guérison réjouit plus que nulle autre. Elle est dans ce bienheureux état ; elle est dévote, et bien dévote. »

Jean de La Fontaine admira cette conversion d'une amie qu'il avait connue un peu libertine, mais il ne s'en réjouit point. Il avait alors soixante ans et, à cause de cela, les plaisirs auxquels renonçait son amie, étant près de lui échapper, lui étaient de plus en plus chers. Il continua d'habiter chez elle, dans son hôtel de la rue Saint-Honoré, et d'y avoir le vivre et le couvert : mais, madame de La

Sablière étant presque toujours à son hôpital, il ne la voyait que fort rarement.

Dès lors, il se dérégla tout à fait. Il fréquenta assidûment chez cette moricaude de Champmeslé, où la compagnie était facile. Afin d'être bien vu de la femme, il consentit à passer pour le collaborateur dramatique du mari. Il devint un des compagnons de débauches et de pantagruéliques bombances des deux Vendôme, au Temple et au château d'Anet. Il leur demandait de l'argent, en prose et en vers, et ne leur cachait point que c'était pour avoir des jeannetons. Lorsqu'il était ivre, un domestique des Vendôme le ramenait à sa maison. A soixante-sept ans, les fillettes l'occupaient, et il avait avec elles « de petites façons » qui inquiétaient jusqu'à l'abbé Vergier. A propos d'une petite Beaulieu qu'il avait rencontrée à Bois-le-Vicomte chez les Hervart : « Comment résister, écrit-il presque septuagénaire, à une fille de quinze ans qui a les yeux beaux, la peau délicate et

blanche, les traits du visage d'un agrément infini, une bouche et des regards !... » Il fut si troublé que, lorsqu'il quitta Bois-le-Vicomte pour rentrer à Paris, il se trompa de chemin. Arrêté par la pluie, surpris par la nuit, il lui fallut chercher une mauvaise auberge dans un village ; mais il se consola avec la servante.

Vers le même temps, il connut madame Ulrich. C'était une femme galante frottée de lettres. Elle était fille d'un des vingt-quatre violons de la musique du Roi, avait été servante chez un barbier, puis s'était fait épouser du Suédois Ulrich, maître d'hôtel du comte d'Auvergne. Elle donnait à jouer et finit par être mise à l'Hôpital Général. La Fontaine la partageait avec le marquis de Sablé, l'abbé Servien et beaucoup d'autres. Elle lui envoyait du vin de Champagne et des poulardes. Mais elle s'amusait à lui faire peur de son mari. Un soir, sous couleur que Ulrich pouvait les venir surprendre, elle enferma le bon-

homme dans une armoire où, d'ailleurs, elle le retrouva le lendemain dormant les poings fermés.

Ainsi vécut-il jusqu'à soixante-dix ans. Il n'avait pas plus de dignité qu'un vieux faune. A mesure que son corps, quoique robuste, sentait les atteintes de la vieillesse, il était plus attaché aux impressions voluptueuses, et toute contrainte lui était plus importune. Le laisser-aller, le sans-gêne des propos et des manières était devenu pour lui un besoin. Il ne voyait plus guère M. Despréaux ni M. Racine, tournés vers la dévotion. Mais il se souvenait avec complaisance de certains discours de Molière, de certaines plaisanteries de Chapelle et de Bernier. La philosophie des libertins et les impiétés des soupers du Temple ne l'offensaient point. Il se disait que l'amour — et il entendait par là l'amour physique — était de beaucoup la meilleure chose qu'on eût dans cette vie dépourvue de signification ; qu'il en était plus sûr en vieillissant et se souvenant,

et que la sagesse était donc de rechercher le plus longtemps possible cette sensation-là et ses alentours. Son goût même pour la rêverie et la mélancolie le maintenait dans ses erreurs. Le plaisir lui semblait plus vif par sa fugitivité même. Il avait à la fois l'enchantement persistant de ce monde d'apparences où il s'était déjà tant diverti, et un sentiment délicieux de la vanité des choses.

Cependant madame de La Sablière vivait saintement et s'absorbait dans ses incurables. Elle ne s'apercevait point de la mauvaise conduite de son vieil ami. Elle en fut avertie par une lettre de Maucroix. « J'ai su, disait le bon chanoine de Reims, les faiblesses trop prolongées de monsieur de La Fontaine. Outre qu'elles offensent Dieu, elles sont peu gracieuses chez un vieillard ; et si elles duraient davantage, elles seraient décidément fâcheuses. Mais au reste je ne désespère point de son salut. C'est l'âme la plus sincère et la plus candide que j'aie jamais connue ; jamais de

déguisement ; je ne sais s'il a menti de sa vie. Je suis persuadé que Dieu lui fera miséricorde. Seulement, madame, il faut que vous lui parliez, il le faut absolument. Permettez-moi de vous dire que, si vous ne l'aviez pas un peu délaissé (pour une œuvre, il est vrai, de sublime charité), mon vieil ami, par respect pour vous et crainte de vous déplaire, eût eu plus de souci de la décence et se fût mieux souvenu de la maxime antique : *Turpe senilis amor.* »

Cette lettre jeta madame de La Sablière dans de grandes agitations. Elle se dit qu'elle était en effet la principale cause des désordres du bonhomme et qu'elle devait le sauver. Elle n'eut pas de peine à en trouver le vrai moyen, car elle connaissait sa naïveté et la bonté charmante de son cœur.

Une nuit, La Fontaine, rentrant fort tard de chez madame Ulrich, fut bien surpris de trouver, dans le vestibule de l'hôtel de la rue Saint-Honoré, madame de La Sablière qui

l'attendait. Il était ivre plus qu'à moitié, et enclin à l'attendrissement.

— Mon ami, lui dit-elle, je suis ici pour vous demander pardon.

— De quoi donc, ma bonne amie?

— D'avoir paru vous oublier, et d'avoir négligé votre amitié pour des soins que je croyais plus importants.

— Il est vrai, dit La Fontaine. J'ai pensé que vous ne m'aimiez plus. Cela m'a vivement chagriné, et, si j'avais eu de l'argent, j'aurais quitté votre maison.

— Mais vous aussi, mon ami, dit-elle, vous me faites beaucoup de chagrin.

Elle le regarda avec tant de pitié qu'il eut honte de lui. Tous deux s'assirent sur une banquette et conversèrent à mi-voix, à la lueur d'une chandelle.

— Ce n'est pas, dit-il, que je sois fort vicieux, mais c'est que je ne sais pas résister aux tentations. Si je vous voyais plus souvent...

Il lui prit les mains; elle ne les lui retira point.

— Eh bien donc, dit-elle, je vous promets que vous me verrez tous les jours. Mais, mon ami, il faut changer de vie. Il me semble que votre âge, soit dit entre nous, doit vous rendre ce changement facile.

— Hélas ! mon amie, je crois que c'est tout le contraire. On tient davantage à ce qui va nous quitter.

— Ce qui doit nous quitter n'est rien. Pensez, mon ami, aux choses éternelles... Je le veux, je le veux... Écoutez : si vous ne faites pas effort pour vivre mieux, je m'imposerai, moi, les plus dures pénitences... Et tenez : je mettrai un cilice à cause de vous... oui, je mettrai un cilice ! Et, pour vous, je me donnerai la discipline ! Je le jure, et vous savez que je n'ai jamais manqué à ma parole.

L'accent de sa voix, l'éclat de ses yeux dans les demi-ténèbres, l'idée qu'elle allait souffrir dans sa tendre chair à cause de lui, tout cela

émut tellement La Fontaine, qu'il se mit à pleurer.

— Tout ce que vous voudrez ! dit-il, je ferai tout ce que vous voudrez !

... La mort de son amie (le 6 janvier 1693), le souvenir et l'image de son héroïque pénitence le remirent dans l'état sentimental qui, au temps de sa jeunesse, l'avait fait entrer à l'Oratoire. Et quand il mourut lui-même deux ans après, c'était lui qui portait le cilice.

En Marge de Bossuet

Le « Saint-Amour »

Les derniers mois de sa vie, retiré dans un coin de son palais épiscopal, M. de Meaux, malade et ne pouvant plus rien faire, faisait des vers parce que cela lui paraissait plus facile qu'autre chose. Il en faisait chaque jour par centaines. Il mettait en vers le *Cantique des cantiques*, parce que la méditation du *Cantique des cantiques*, c'est la volupté permise aux saints. Et il intitulait sa traduction : *le Saint-Amour*.

Cependant la petite madame Bossuet, femme de son neveu Louis Bossuet, maître

des requêtes, menait joyeuse vie, donnait à danser et à souper à deux pas du vieil évêque malade. Le 1er février 1704, elle paya le carnaval à tous les valets de chambre et à leurs femmes, en leur donnant de quoi aller à l'Opéra ; oublieuse du livre de son oncle : *Maximes sur le théâtre*. Et, à la date du 5 février (mardi gras), l'abbé Ledieu écrivait dans son journal : « Ce mardi soir, il y a eu grand festin, et madame Bossuet a encore couru le bal toute la nuit avec madame de Pécouel et autres. » Et le lendemain, mercredi des Cendres : « Madame Bossuet est sortie de son lit à midi pour venir prendre des Cendres et entendre la messe que j'ai dite pour M. de Meaux. La messe finie, la dame s'est remise au lit. »

Or cette frivole madame Bossuet avait un fils de douze ans, le petit Bénigne. Son grand-oncle, qui était aussi son parrain, l'aimait beaucoup et, avant d'être accablé par la maladie, lui avait donné lui-même des leçons de

latin. Mièvre et éveillé, le petit Bénigne s'était pris d'une passion enfantine pour la petite Marie de Pécouel, dont la mère était la meilleure amie de madame Bossuet. Marie avait quatorze ans et était une sage et pieuse petite fille.

Le petit Bénigne, peu surveillé, se jouait tout au travers de la sainte maison avec la familiarité d'un jeune chat. Il entrait librement dans la chambre de son grand-oncle. M. de Meaux se divertissait du babil de l'enfant, le laissait même toucher à ses livres et construire des citadelles avec ses in-folios.

Un jour que M. de Meaux sommeillait sur son lit, l'enfant s'assit à la table de travail du vieil évêque, jeta les yeux sur des pages manuscrites où il s'agissait de théologie, n'y prit aucun plaisir, ouvrit un tiroir, y trouva un cahier de vers, et se mit à le lire.

C'étaient des vers d'amour. Le petit Bénigne avait déjà essayé d'en faire pour Marie de Pécouel et n'avait pu y réussir. Mais ceux

qu'il lisait dans le cahier de son grand-oncle lui semblaient admirables, et si harmonieux, et si brûlants ! Jamais il ne trouverait mieux. L'idée lui vint, irrésistible, de s'en emparer, et de les adresser à sa petite amie. Et il se mit à copier de sa plus belle écriture ceux qui le touchaient davantage. Ceux-ci pour commencer[1] :

L'éclat de ta beauté tout autre éclat surpasse ;
Ton aspect radieux,
Ton front, tes belles mains, ton port, ta bonne grâce
Font le plaisir des yeux.

Dans ses tendres regards la colombe innocente
N'a rien de si charmant,
Quand sur les bords fleuris d'une eau claire et courante
Elle flatte un amant.

Puis ceux-ci, qui lui semblaient exprimer merveilleusement les lèvres fraîches de Marie de Pécouel :

Sur ta bouche tendus, deux rubans d'écarlate
S'entr'ouvrent à ta voix...

Et cet autre, si mystérieux :

J'approcherai de vous, ô montagne de myrrhe...

1. BOSSUET, *Œuvres complètes*, édition Lechat, t. XXVI.

Et ceux-ci encore, qui le remplissaient d'un trouble inconnu :

Je frappe : ouvre, dit-il, ma parfaite, ma belle,
Dont mon cœur est charmé ;
Ma colombe, ma sœur, ma compagne fidèle,
Ouvre à ton bien-aimé.

De ma tête à la nuit trop longtemps exposée,
Dans son aimable sein
Mon épouse bientôt essuiera la rosée
Avec sa belle main.

Et, ceux-ci, enfin, qui, pour la première fois, lui firent mettre quelque précision dans les représentations qu'il se faisait de sa petite amie :

Je tiendrai, je tiendrai ta divine mamelle
Comme on presse un raisin
Pour tirer de ses grains la liqueur immortelle
Du plus généreux vin.

De tes membres polis si tendre est la jointure
Qu'on la croit faite au tour ;
De ton col élevé la superbe structure
Paraît comme une tour.

Il hésitait à transcrire ces derniers vers ; car, à la vérité, la petite Marie n'était pas si imposante.

A ce moment, M. de Meaux se réveilla et aperçut l'enfant :

— Que fais-tu, Bénigne?

— Je fais ma version, mon parrain.

— Bien, mon enfant, continue.

Et M. de Meaux se rendormit.

***

La mère de Marie et d'autres dames pieuses étaient admises avec leurs familles à entendre la messe dans la chapelle de l'évêché. Le dimanche suivant, Bénigne, en offrant de l'eau bénite à Marie de Pécouel, lui glissa dans la main, plié serré, le papier où il avait écrit les strophes de son grand-oncle.

Rentrée chez elle, la petite Marie, qui avait sans le vouloir fermé les doigts sur ce billet et n'avait pas eu le temps de le refuser, le déplia dans un coin secret du jardin et le lut en tremblant.

Les premiers vers la ravirent et lui donnè-

rent l'idée que Bénigne avait beaucoup d'esprit. Les deux rubans d'écarlate l'égayèrent. Mais quand elle en vint à ce passage : « Dans son aimable sein... », elle rougit jusqu'aux oreilles ; et quand elle arriva aux vers où le petit Bénigne disait qu'il tiendrait sa mamelle comme on presse un raisin, elle conçut des choses auxquelles elle n'avait jamais songé, et fut prise d'un tel émoi qu'elle pensa défaillir.

Elle cacha le papier dans son corsage et rentra à la maison. Toute la journée, elle fut distraite. La nuit elle ne put dormir. « Ces vers sont très vilains, se disait-elle, mais ce n'est pas ma faute si je les ai lus. J'ai pu croire, avant de lire, que c'était quelque nouveau cantique ou quelque prière que Bénigne avait copiée à mon intention. » Mais elle s'étonnait d'être si émue.

Elle songea à remettre le papier à sa mère. Mais elle aurait été obligée de dénoncer Bénigne, et elle ne voulait pas le faire gronder

ou punir. Et d'ailleurs elle n'aurait pu supporter que sa mère lût ces vers. Elle les savait maintenant par cœur ; elle se les récitait malgré elle, continuellement ; toujours plus troublée sans savoir pourquoi, si bien que ce trouble même, qu'elle ne comprenait pas, lui parut un péché. Un si grand péché, ou du moins d'une si rare espèce, qu'elle crut que ce serait un cas trop grave et trop délicat pour son confesseur ordinaire et qu'elle ne pouvait s'en confesser qu'à son évêque, à M. de Meaux, qui la connaissait bien, et qui l'avait confirmée l'année précédente.

Elle écrivit donc à M. de Meaux pour le prier de l'entendre en confession. Il lui fit dire qu'il la recevrait dans sa chambre.

***

Elle s'agenouilla près du fauteuil du vieillard.

— Qu'y a-t-il donc, mon enfant?

— Mon père, j'ai un petit ami qui m'aime beaucoup. Est-ce mal?

— Pas nécessairement, ma fille.

— Il m'a dit une fois qu'il m'épouserait.

— Quel âge a-t-il?

— Douze ans.

— C'est un peu jeune.

— Mais ce n'est pas tout. Il m'a envoyé des vers.

— Cela est plus grave.

— Et il me semble que ces vers ne sont pas convenables.

— Oh ! oh !

— Lui, ne sait pas. Il est trop jeune, comme le dit Votre Grandeur... Mais, depuis que j'ai lu ces vers... je suis toute changée... et je suis inquiète, bien que je n'aie rien fait de mal.

— Quel âge avez-vous?

— Quatorze ans, mon père.

— Hum ! Et vous êtes grande pour votre âge. Voyons ces vers.

Elles les lui remit ; et, pendant qu'il les lisait, elle cachait sa tête dans ses mains en disant : « J'ai honte ! » Et, tandis que la petite Marie était toute rouge, M. de Meaux pâlissait un peu.

— Allons, ma fille, ces vers sont en effet inconvenants... Je vous défends de revoir le petit garçon qui vous les a adressés... Ce petit garçon est un sot... Vous avez bien fait de venir à moi... Mais ce n'est rien, c'est moins que rien... Il faut manger, dormir, jouer tant que vous pourrez... Allez en paix, mon enfant.

M. de Meaux ne continua pas sa traduction du *Cantique des cantiques*. Quelques jours après, il expédia le petit Bénigne à Paris, au collège de Clermont.

En Marge

des Contes de Perrault

Le Lapin blanc

ET LES

Trèfles à quatre feuilles

Il était une fois un jeune paysan qui alla dans la forêt pour y ramasser du bois mort.

Il aimait beaucoup les fleurs, les arbres et les bêtes. En suivant le sentier, il prenait bien garde à ne pas marcher sur les insectes et les limaçons.

Il donna aux oiseaux plus de la moitié du morceau de pain qu'il avait emporté pour son goûter.

Passant devant une fontaine qui coulait

dans une petite rigole, il vit qu'elle était tout encombrée de feuilles mortes et de morceaux de bois pourris, et il la nettoya avec soin, parce qu'il savait que l'eau aime beaucoup à être propre.

Il vit, au pied d'un arbre, un nid tombé de sa branche. Plusieurs des petits œufs gris tachetés de bleu s'étaient cassés en tombant. Il remit dans le nid ceux qui n'étaient pas cassés et il remit le nid dans l'arbre.

A ce moment, il entendit des gémissements derrière un buisson. C'était un chevreuil blessé à la jambe et qui ne pouvait plus se relever. Le jeune garçon s'approcha de lui et le caressa. Puis il lava la plaie et la banda avec un morceau de sa chemise.

Après cela, il fit son fagot et sortit de la forêt.

Mais la fée de la forêt l'avait vu. Elle conçut une vive amitié pour ce jeune garçon et résolut de faire sa fortune... Et voici comment elle s'y prit.

*
* *

Un jour que la petite princesse de ce pays-là se promenait dans la forêt en cherchant des champignons, un lapin blanc d'une surprenante beauté vint se jeter contre sa robe. Elle se baissa, le prit dans ses bras et le serra contre son cœur.

Au même instant, la fée lui apparut et lui dit :

— Princesse, ce lapin blanc te portera bonheur si tu le veux. Mais il faut pour cela que tu le gardes avec toi, que tu aies grand soin de lui, et que tu le nourrisses uniquement de trèfles à quatre feuilles. S'il mangeait autre chose, il mourrait, et toi aussi : car ton sort est lié au sien, du moins jusqu'à ce que tu sois mariée.

La fée, ayant ainsi parlé, disparut dans le tronc fendu d'un vieux saule.

La princesse emmena le lapin dans son palais et le logea dans sa propre chambre. Le

lendemain, elle fit un édit pour inviter ses sujets à lui apporter chaque soir tous les trèfles à quatre feuilles qu'ils auraient pu trouver, et elle en promit un bon prix.

Dès le jour suivant, on eût pu voir tous les enfants du royaume répandus dans les champs et occupés à chercher des trèfles à quatre feuilles. Le soir, ils se rendaient au palais et défilaient avec leur cueillette devant un ministre qui avait été nommé exprès pour veiller à la nourriture du lapin blanc.

Les premiers jours, la provision fut assez abondante, et le lapin blanc put manger à sa faim. Comme il était vaniteux, il était content d'être nourri d'aliments aussi distingués. Mais ensuite, la récolte devint plus mince de jour en jour ; le lapin commença de maigrir, et la princesse pareillement.

Elle fit un second édit où elle offrait, pour les trèfles à quatre feuilles, un prix encore plus élevé. Presque aussitôt, on en apporta en si grande quantité, que le lapin blanc ne

put même les manger tous. Mais cela ne lui profita point ; il devint très malade, et la princesse eut de grands maux d'estomac.

Là-dessus, le ministre examina les trèfles que le lapin blanc avait laissés, et il vit que c'étaient des trèfles à trois feuilles, auxquels on en avait collé une quatrième. La princesse, irritée, fit un nouvel édit par où elle condamnait les contrefacteurs à être pendus ; et elle établit un bureau pour le contrôle des trèfles.

***

Dès lors, on n'apporta plus que des trèfles qui avaient réellement quatre feuilles : mais on en apporta de moins en moins. Le lapin blanc dépérissait ; ses côtes semblaient se toucher, et il n'avait même plus la force de remuer son nez. La princesse était si faible qu'elle gardait le lit. Elle tenait le lapin blanc dans ses pauvres petits bras, et tous deux n'attendaient plus que la mort.

Dans cette extrémité, elle fit savoir à son peuple qu'elle donnerait sa main et sa couronne à celui qui, par miracle ou autrement, saurait lui fournir assez de trèfles à quatre feuilles pour la sauver en sauvant son lapin.

*
* *

Alors, la fée alla trouver le petit paysan dont elle était l'amie. Elle le conduisit, à travers la forêt, jusqu'à un endroit caché, défendu par des broussailles impénétrables, et où il y avait, sans que personne le sût, un champ de trèfles qui étaient tous des trèfles à quatre feuilles.

La fée entr'ouvrit les broussailles avec sa baguette et le jeune garçon n'eut qu'à couper les trèfles à la faucille.

Pendant plusieurs jours, il en apporta au palais de pleines brouettées. En moins d'une semaine, le lapin blanc reprit son embonpoint et la princesse ses belles couleurs.

Et, parce que le jeune garçon était de bonne mine et que la fée l'avait elle-même peigné et habillé, la princesse l'épousa, non seulement avec reconnaissance, mais avec plaisir.

*
* *

Comme il n'y avait plus de danger pour elle, elle laissa le lapin manger ce qu'il voulait. Mais le lapin, dégoûté des trèfles à quatre feuilles, mangea tant de salade, de choux et de carottes, qu'il mourut d'indigestion.

En Marge

de « Robinson Crusoé »

La Naufragée

Il y avait vingt-neuf ans que j'habitais l'île, et deux ans que je vivais avec Vendredi. Au milieu du mois de mai, le 16, je crois, d'après mon pauvre calendrier de bois (car je marquais encore mes jours sur le poteau), il y eut une violente tempête, qui dura toute la journée. Le soir, sans que je me rappelle à quelle occasion, après avoir lu dans ma Bible, j'étais plongé dans d'assez tristes réflexions, lorsque j'en fus tiré par le bruit d'un coup de canon, qui me sembla venir de la mer.

Je me levai avec une rapidité inimaginable ; en un clin d'œil j'avais mis une échelle au pied de la petite plate-forme du rocher, je l'avais tirée après moi, et, grimpant une seconde fois, j'arrivais au sommet de la colline juste à temps pour voir la lueur qui précédait un second coup de canon. Une demi-minute après, j'entendis la détonation, dont le son m'indiqua que le coup était parti des parages vers lesquels mon canot avait été autrefois entraîné par le courant.

Je pensai que ce devait être quelque navire en danger, qui, naviguant de conserve avec un autre navire, tirait ces coups de canon en signe de détresse et pour lui demander assistance. J'appelai Vendredi; nous réunîmes tout le bois sec que nous pûmes trouver sous notre main ; nous en fîmes un beau bûcher sur la colline et nous y mîmes le feu.

Le lendemain, j'escaladai un rocher et, comme le temps s'était éclairci, je vis distinctement la coque d'un navire qui était venu se

briser pendant la nuit sur les récifs. Ou bien es hommes qui étaient sur ce navire n'avaient pas aperçu mon feu, ou bien ils s'étaient mis dans leur chaloupe afin de gagner la côte et avaient été emportés par la violence des vagues.

Nous préparâmes mon canot ; nous prîmes avec nous quelques provisions et une bouteille de rhum, et nous partîmes dès le commencement de la marée. Vendredi gouvernait avec une habileté surprenante. Deux heures nous suffirent pour arriver au navire naufragé.

Ce navire, qui d'après sa forme semblait être espagnol, se trouvait pris entre deux rochers. Toute la poupe avait été fracassée par la mer ; mais le beaupré était resté intact, et la proue paraissait encore solide, ainsi que tout l'avant.

Je montai à bord ; la première chose qui y frappa mes regards, ce fut deux hommes noyés et qui se tenaient embrassés ; ils étaient dans le coqueron, c'est-à-dire dans le gaillard

d'avant. Il est probable que, au moment où le navire avait été lancé sur les rochers, les vagues l'avaient assailli avec tant de fureur que ces hommes n'avaient pu y résister, et avaient ainsi été étouffés par l'eau tout comme s'ils s'étaient trouvés au fond de la mer.

Plus loin, contre la base du beaupré, je vis une forme humaine suspendue presque au-dessus de l'eau et maintenue par un emmêlement de cordages. Je m'approchai ; c'était une femme qui paraissait morte ; mais je constatai que son cœur battait encore. Sans doute, plus agile ou plus heureuse que les deux hommes, elle avait pu gagner le beaupré et s'y tenir accrochée assez fort pour laisser passer la vague.

Je la dégageai, et je la descendis dans le canot, où m'attendait Vendredi. Nous la frictionnâmes, nous la couchâmes sur des couvertures, nous lui fîmes boire quelques gouttes de rhum ; et bientôt elle revint à elle, C'était une femme pauvrement vêtue, jeune,

très brune, nullement belle et qui n'avait de remarquable que ses yeux et ses cheveux. Quand elle eut un peu mangé et repris des forces, elle prononça quelques mots que je reconnus pour de l'espagnol. Mais elle ne tarda pas à s'endormir.

Vendredi ramait ; je regardais la femme. J'admirais la bonté de Dieu à son égard, et je me disais que sans doute elle en était digne. Je songeais que Dieu ne fait rien en vain ; que l'arrivée d'une femme dans notre solitude aurait pour nous de grandes commodités ; qu'elle prendrait soin de notre ménage et de nos habits. Toutefois, je ne manquai pas de remarquer qu'elle pourrait être aussi une cause de trouble. Mais j'étais déjà vieux, étant venu dans l'île à vingt-six ans et y ayant déjà passé vingt-neuf ans. Puis, ma vie si active et si rude m'avait désaccoutumé de certaines idées. Et pendant que la femme dormait, je priais Dieu de me conserver cette quiétude des sens.

Quand nous abordâmes, la femme se réveilla et, soutenue par moi, put marcher jusqu'à ma forteresse. Là, je renvoyai Vendredi, dont la présence aurait pu la gêner. Dès qu'elle fut reposée, elle me remercia avec beaucoup de chaleur et de naturel. Elle parlait espagnol. Je connaissais fort peu cette langue, mais j'avais appris le portugais sur le navire que j'avais rencontré jadis près du Cap-Vert. Il ne me fallut donc pas beaucoup de temps pour parvenir à comprendre la femme et à me faire comprendre d'elle.

J'appris qu'elle venait de Buenos-Aires, qu'elle se rendait en Espagne, qu'elle s'appelait Conception et qu'elle était papiste. Je démêlai aussi, à travers l'ambiguïté de ses réponses, que non seulement elle appartenait à la plus basse condition, mais que selon toute apparence elle avait été servante de taverne, et servante sans modestie. Et sans doute notre charité doit s'étendre même à une femme catholique et de mauvaise vie ; ces particu-

larités sont d'ailleurs de moindre conséquence dans une île déserte ; et enfin je me promettais déjà d'essayer d'instruire Conception comme j'avais instruit Vendredi ; mais, en attendant, je voyais dans l'erreur et dans la dégradation probable de cette fille des circonstances ménagées par Dieu afin de me rendre plus facile la résistance à la tentation, si elle s'était fait sentir.

Après cet entretien, nous soupâmes assez gaiement. Je logeai Conception dans la petite tente, placée entre mes deux remparts, que j'avais faite naguère pour Vendredi, et où il y avait un bon lit de paille. Et j'envoyai Vendredi coucher à ma « maison de campagne ».

Nous eûmes bientôt organisé notre vie. Conception gardait la maison, raccommodait nos vêtements, préparait nos repas et nous faisait des plats relevés à la mode d'Espagne. Vendredi travaillait au potager ; je m'y occupais souvent avec lui; ou bien nous allions à la chasse. Il nous était agréable de retrouver

Conception à notre « home », quoique ses façons n'eussent rien de distingué ; mais elle était douce, complaisante et gaie. Elle nous chantait des chansons de son pays, et elle y mettait tant d'action et une telle vivacité que j'étais obligé quelquefois de la rappeler à la bienséance. Après le souper, je faisais la prière à haute voix, et je lisais à mes compagnons un chapitre de la Bible. Puis, je regagnais mon hamac, Conception rentrait dans sa tente, et Vendredi retournait dans la maison de l'intérieur de l'île.

Mais je m'aperçus que l'humeur de Vendredi s'altérait. Il devenait triste et sombre. Je n'eus pas de peine à comprendre ce qui se passait en lui. Alors je l'employai aux plus rudes travaux ; je lui fis abattre et équarrir des arbres, sous prétexte de construire une nouvelle remise pour notre récolte de blé ; je décidai qu'il prendrait son repas de midi soit dans la forêt, soit à notre « maison de campagne » ; et chaque soir, pour communiquer

de la force morale à l'excellent garçon, je prolongeais la lecture à haute voix de la sainte Bible.

Or, un après-midi, j'étais à la chasse, et j'avais envoyé Vendredi travailler dans la forêt. Me trouvant fatigué, je rentrai à la forteresse pour prendre un peu de repos, et, entre les deux palissades, je vis Conception dans les bras de Vendredi et qui se défendait si faiblement qu'elle semblait consentir.

Alors, pour la première fois depuis bien des années, j'eus le malheur d'agir sans savoir pourquoi. Il m'est impossible de connaître à quel sentiment j'obéis. Ni mes cinquante-cinq ans, ni ce que je puis bien appeler, en en remerciant Dieu, ma supériorité morale, ne me permettaient de me sentir dans un rapport de rivalité avec ce jeune sauvage. Il devait donc me suffire de l'admonester sévèrement et de lui infliger quelque punition. Mais, par un mouvement involontaire et presque inconscient, je saisis le pistolet que

j'avais toujours à ma ceinture, et je le déchargeai sur Vendredi.

Il tomba. Instinctivement, j'allai vers lui pour le secourir. Mais déjà Conception était penchée sur lui, lui soulevait la tête d'une main et de l'autre cherchait doucement où était sa blessure. Il n'avait heureusement qu'un bras de cassé. Je lui fis un appareil avec des lattes et des liens d'osier. Il pleurait et il criait dans son mauvais anglais qu'il était un misérable et que je ferais bien de le tuer. Il fut longtemps malade et eut de terribles accès de fièvre.

Conception le soigna avec dévouement et, je le vis bien, avec tendresse. Ce spectacle me toucha. Puis, je compris que leur âge, les circonstances, le climat, tout conspirait à leur rendre le péché inévitable. Vendredi me témoignait toujours un repentir déchirant, parce qu'il supposait, entre Conception et moi, des relations non permises. Pour lui prouver son erreur, et convaincu d'autre

part qu'ils finiraient un jour ou l'autre par se passer du mariage, je résolus de les marier aussitôt après le rétablissement de Vendredi.

Il me sembla qu'en l'absence de tout ministre je pouvais et je devais même procéder à la cérémonie. Je découvris plusieurs passages de la Bible qui me confirmèrent dans cette pensée. La chose une fois décidée, j'éprouvai une grande paix.

Avant de les marier, j'essayai d'arracher Conception à la superstition romaine et de l'amener à la vraie foi. Et d'abord, je la priai de changer son nom de Conception, qui me paraissait ridicule, pour celui de Dorothée ou Dolly, ce qu'elle fit sans résistance. La pauvre fille se montra fort docile à mon enseignement sur tout le reste, mais jamais elle ne voulut renoncer au culte idolâtrique de la Vierge. Je dus, sur ce point, la laisser dans ses ténèbres. Et je ne pus m'empêcher de me dire, quoiqu'il y eût peu de charité dans cette

réflexion, qu'après tout, une papiste était bien assez pour un sauvage.

Je crus bon cependant d'apporter à leur mariage quelque solennité. Nous installâmes sur la colline une table que nous ornâmes de feuillages et de fleurs et sur laquelle je posai la plus grosse de mes trois Bibles. Je fis la lecture du chapitre où Rebecca est demandée en mariage pour Isaac, puis je tâchai de faire comprendre à Vendredi et à Dolly-Conception la sainteté du nœud qui allait les unir. Vendredi fondait en larmes, mais je sentais bien que Dolly, captive de l'erreur romaine, ne prenait pas ce mariage au sérieux. Elle n'eut d'ailleurs, malgré cela, aucun scrupule à s'en contenter.

Huit jours après, un matin, je m'occupais dans ma forteresse à quelques travaux de menuiserie, pendant que Dolly faisait le ménage. J'appelai Vendredi et je le chargeai d'aller sur le rivage pour voir s'il ne trouverait pas une tortue : nous en prenions géné-

ralement une toutes les semaines, pour les œufs aussi bien que pour la chair. Au bout de peu de minutes, Vendredi revint en courant, et je n'avais pas encore eu le temps de l'interroger, qu'il s'écriait : « O maître ! O douleur ! O mauvais ! — Qu'y a-t-il, Vendredi? — Oh !... là-bas, un, deux, trois canots ! Un, deux, trois. » Etc...

En Marge de « Gil Blas »

L'Aventure de Rosimiro

Nous autres comédiennes, dit Arsénie, nous sommes de véritables ingénues auprès des grandes dames quand elles se mêlent d'être galantes.

Ricardo est, comme vous savez, un des plus beaux hommes du Théâtre du Prince. Il joue les premiers rôles, les amoureux et les héros. Il avait été remarqué, l'an dernier, par une dame de qualité qui lui avait fait remettre par une duègne un billet où elle lui déclarait sa passion. Il avait suivi la duègne dans une maison des faubourgs de Madrid, assez inquiet

de ce qu'il allait rencontrer. Il avait constaté avec soulagement que son inconnue était jeune et belle ; et elle avait fort peu tardé à le rendre heureux. Dès lors, comme elle admirait Ricardo pour sa figure plus que pour son talent et comme elle préférait le comédien à la comédie, elle ne vint plus que très rarement au théâtre : mais tous les soirs, après la représentation, un carrosse, dont le cocher était un vieux nègre, attendait Ricardo non loin du Théâtre du Prince, à l'angle d'une rue, et l'emmenait chez sa dame. Puis, ce carrosse le reconduisait chez lui avant le jour.

Or, il advint que Ricardo fut malade et hors d'état de jouer son rôle dans la pièce que l'on donnait. Il ne pouvait avertir la dame, dont il ignorait le nom, ni indiquer sûrement à un messager où était située la maison, n'y étant jamais allé que la nuit. Il espéra qu'elle apprendrait, par la gazette ou autrement, ce qui lui arrivait, et qu'elle lui ferait parvenir quelque avis; enfin, il s'en remit à la bonté de Dieu.

Le directeur du théâtre confia, pour ce soir-là, le rôle de Ricardo à son camarade Rosimiro, qui avait moins de talent, mais qui était encore plus jeune et tout aussi joli homme. Rosimiro savait, tout en gros, le cas de Ricardo et, notamment, qu'une voiture l'attendait chaque soir, aux environs du théâtre, à un endroit que nous connaissions tous.

En sortant de la représentation où il avait remplacé Ricardo, Rosimiro eut l'idée de le remplacer jusqu'au bout. Il était hardi et aventureux. Il s'enveloppa d'un manteau sombre, trouva le carrosse au lieu accoutumé, et monta dedans. Le vieux cocher nègre, qui sommeillait sur son siège, se réveilla à peine pour mettre son cheval en marche.

Rosimiro, dans la voiture, se préparait à tout. Il prévoyait la surprise de la dame, sa frayeur, sa colère, et que peut-être elle le ferait mettre dehors et bâtonner par ses gens. Mais, dans le fond, il ne croyait pas qu'elle se dût porter à de pareilles extrémités. Il se savait

joli ; il imaginait d'avance les phrases qu'il dirait à l'inconnue, la résistance qu'elle essayerait de faire, les gestes qu'il oserait ; enfin, il comptait bien l'amener à accepter une substitution à laquelle elle n'avait rien à perdre. Toutefois, il n'était pas parfaitement tranquille.

La voiture s'arrêta devant une petite porte de jardin. La nuit était sombre. Une vieille sembla se détacher du mur, prit Rosimiro par la main, lui fit traverser une charmille, l'introduisit dans une grande maison dont le vestibule était fort peu éclairé, et, sans lui parler ni le regarder, et comme une personne habituée à ce service, le mena tout droit dans la chambre de sa maîtresse, et se retira.

Cette chambre, qu'on devinait somptueusement meublée, n'était éclairée que par une veilleuse. La dame attendait dans son lit. Elle ne dit rien quand Rosimiro entra. Il retira le manteau qui lui couvrait la moitié du visage. La dame, alors, le regarda soigneusement. Si

médiocre que fût l'éclairage, il lui était impossible de prendre l'homme de ce soir-là pour Ricardo. Et, comme elle se taisait toujours, Rosimiro allait parler : mais, d'un geste rapide et impérieux, elle lui fit signe de garder le silence ; puis elle ferma les yeux.

Évidemment, elle ne voulait ni voir, ni entendre, ni parler. Elle tenait avant tout à éviter les explications.

Quand elle jugea que Rosimiro l'avait comprise, elle rouvrit les yeux, s'arrangea dans son lit avec beaucoup de naturel, et y reçut le cavalier imprévu, comme une personne qui fait ce dont elle a depuis longtemps l'habitude. Rosimiro sentit qu'il fallait continuer à se taire, qu'il ne fallait même point parler bas, sinon pour dire des mots insignifiants, tels que : « Je t'adore » ou « Je me meurs ». Et, à l'exemple de la dame, il se conduisit comme quelqu'un qui n'est nullement surpris et qui fait une chose accoutumée.

Avant l'aube, la vieille entra dans la cham-

bre, et fit comprendre à Rosimiro qu'il devait partir.

Deux jours encore, Ricardo fut malade et ne put jouer ; et deux soirs encore, Rosimiro monta dans le carrosse et fut chez la dame inconnue, où tout se passa comme la première fois, silencieusement et dans la demi-obscurité.

Lorsque Ricardo, rétabli, eut repris son rôle au Théâtre du Prince, Rosimiro fut tenté de lui raconter l'histoire ; mais il eut peur de sa jalousie et des complications qui auraient pu s'ensuivre. Puis, il songea à suivre le carrosse, à retrouver la maison et la dame; mais le mystère et le silence de son aventure l'avaient tellement frappé qu'il n'osa pas.

D'ailleurs, en y réfléchissant, il n'était plus bien sûr que, dans les demi-ténèbres, la dame se fût aperçue du changement d'amant. C'était peut-être, simplement, une personne distraite et qui avait horreur des conversations superflues. Mais, au bout de quelques jours, la vieille lui vint remettre de la part

de sa maîtresse un nœud de fort belle dentelle et une garde d'épée dans laquelle était pratiquée une boîte à bonbons ; à quoi il reconnut que décidément on ne l'avait point confondu avec Ricardo.

Ricardo continua donc à prendre le carrosse tous les soirs, et Rosimiro à ne rien comprendre à ce qui lui était arrivé. Et cela dura jusqu'à la fin de la saison de comédie.

Mais, à la rentrée, la vieille porta à Ricardo un billet qui contenait les adieux de l'inconnue, et à Rosimiro un autre billet qui l'invitait à prendre chaque soir la voiture du vieux cocher nègre. Sans doute, ayant éprouvé que Rosimiro lui était plus agréable, elle le priait de venir au lieu de l'autre parce qu'elle était une personne essentielle : mais elle avait attendu pour cela jusqu'à la rentrée du théâtre parce qu'elle était bien élevée.

En Marge

de « Manon Lescaut »

Tiberge

Je n'invente pas l'histoire de Tiberge ; je ne fais que l'extraire du roman de l'abbé Prévost, telle qu'elle s'y trouve. J'ajoute à peine quelques traits.

TIBERGE, à vingt ans, était un garçon d'un sens mûr et d'une conduite fort réglée. Il avait été élevé au collège d'Amiens avec le petit chevalier des Grieux, de trois ans plus jeune que lui et qu'il aimait tendrement. Mais, le bien de sa maison étant des plus médiocres, Tiberge avait été obligé de prendre l'état ecclésiastique et il devait demeurer à Amiens pour y faire les études qui conviennent à cette profession, tandis que le chevalier des Grieux se

disposait à partir pour Paris, où son père l'envoyait pour y achever son éducation de gentilhomme.

La veille du jour marqué pour ce départ, les deux amis, se promenant dans la ville, virent arriver le coche d'Arras et le suivirent par curiosité jusqu'à l'hôtellerie où ces voitures descendent. On sait que c'est là que le chevalier des Grieux rencontra mademoiselle Manon Lescaut et reconnut soudainement en elle la maîtresse de son cœur, et comment il abusa Tiberge et s'enfuit avec Manon le lendemain dès l'aurore.

Aussitôt qu'il s'aperçut que le chevalier l'avait trompé, le sage Tiberge monta à cheval pour le suivre. Le chevalier ayant sur lui quatre ou cinq heures d'avance, il lui fut impossible de le rejoindre : mais il s'entêta, et passa six semaines à le chercher dans Paris. Il allait tous les jours dans les lieux où il se flattait de le pouvoir trouver, c'est-à-dire dans les théâtres, les cafés et les tripots. Car

il avait toujours devant les yeux la jolie fille à l'air si doux qu'il avait vue dans la cour de l'hôtellerie, et il se jurait d'arracher son ami à un si grand danger.

Un soir enfin il reconnut Manon à la Comédie. Elle y était dans une parure si éclatante qu'il pensa qu'elle devait cette fortune à un nouvel amant. Elle a ait donc, au bout de quelques semaines, quitté le chevalier. Tiberge se figura le désespoir de son ami; mais il se réjouit en songeant que, abandonné par sa maîtresse, il serait sans doute plus facilement ramené au bien. Il ne put s'empêcher de regarder Manon pendant toute la durée du spectacle, afin de mieux concevoir de quel péril son ami était délivré. Puis, il la guetta à la sortie du théâtre, suivit son carrosse jusqu'à sa maison, et apprit d'un domestique qu'elle était entretenue par les libéralités d'un fermier général, M. de B...

Cela ne lui suffit point. Il était si inquiet du chevalier, qu'il retourna le lendemain chez

Manon pour apprendre d'elle-même ce qu'il était devenu. Manon, qui l'avait à peine remarqué dans l'hôtellerie d'Amiens, ne le reconnut point, et vint à lui avec ces yeux, ce sourire et cet air de douceur qu'elle ne pouvait s'empêcher d'avoir ; si bien que Tiberge, occupé à la regarder, fut que que temps avant de pouvoir expliquer l'objet de sa visite. Mais, aussitôt qu'il eut prononcé le nom du chevalier des Grieux, elle lui tourna le dos et le quitta brusquement, et Tiberge fut obligé de retourner à Amiens sans aucun autre éclaircissement.

Là, il apprit que le chevalier, par les soins de son père, avait été ramené à Amiens et qu'il était étroitement gardé dans la maison paternelle. Tiberge eut la permission de le voir. Il se sentait plus de tendresse encore pour le chevalier, depuis que celui-ci avait perdu Manon. Il le trouva assez calme et plongé dans la lecture des auteurs anciens. Il le visita souvent, et sut si bien se servir

de sa déception amoureuse pour lui inspirer le mépris du monde, qu'enfin il le décida à entrer avec lui à Saint-Sulpice. Tiberge, à cette occasion, obtint un bénéfice de son évêque.

A Saint-Sulpice, il veilla sur le chevalier devenu l'abbé des Grieux, comme sur un enfant. Il put croire que, la mémoire engourdie et le cœur apaisé par la vie du séminaire, le chevalier avait enfin oublié sa perfide maîtresse. Mais vous savez comment Manon découvrit la retraite de son amant ; comment elle fut le trouver à Saint-Sulpice, et comment il la suivit de nouveau.

La douleur de Tiberge fut profonde. Il n'avait aucun moyen de savoir où était le chevalier ; et l'idée qu'il se formait de ses désordres lui était d'autant plus insupportable. Il aurait donné sa vie pour retrouver son faible ami et pour pouvoir lui faire honte de ses amours et tenter de l'arracher des bras de Manon. Pour calmer son inquiétude et sa

peine, il redoubla de piété et se livra à de si austères pratiques que le supérieur du séminaire dut modérer son zèle.

Cela dura quatre mois. Un jour, il reçut une lettre du chevalier qui e priait de se rendre, à telle heure, au jardin du Palais-Royal. Ce fut pour lui une grande joie. Il pleura en revoyant l'amant de Manon et le tint longtemps serré entre ses bras. Le chevalier lui raconta sans déguisement ce qui lui était arrivé depuis sa fuite de Saint-Sulpice, et finit par confesser que c'était d'argent qu'il avait besoin. Tiberge, un moment perplexe, lui dit : « N'est-ce pas prendre part à votre désordre que de vous aider à y persévérer? Je ferai toutefois ce que vous désirez. Permettez-moi d'y mettre seulement une condition : c'est que vous m'apprendrez le lieu de votre demeure et que vous souffrirez que je fasse du moins mes efforts pour vous ramener à la vertu, que je sais que vous aimez. » Sur quoi il mena le chevalier chez

un banquier qui lui avança cent pistoles. Car Tiberge n'était rien moins qu'en argent comptant : son bénéfice valait mille écus ; mais, comme c'était la première année qu'il le possédait, il n'avait encore rien touché du revenu, et c'était sur les fruits futurs qu'il faisait cette avance à son ami.

Ainsi le sage Tiberge se dépouillait pour permettre au chevalier de garder sa maîtresse. Il est vrai qu'il s'était acquis par là le droit d'aller chez lui et de le morigéner autant qu'il voudrait. Il lui rendit de fréquentes visites. Souvent Manon était là, avec son air si doux. Elle fit alors une assez grave maladie. Tiberge s'installa à son chevet et souhaita avec passion le salut de son âme. Il reconnut qu'elle n'avait aucun libertinage d'esprit et qu'elle avait même un fonds de religion. Mais elle guérit et oublia ses bonnes dispositions.

Quand le chevalier, trop heureux au jeu, lui rendit les cent pistoles, Tiberge en fut

presque contrarié, car il lui semblait que cette restitution diminuait quelque peu son droit de s'occuper des deux amants. Pour autoriser ses visites, il redoubla de sévérité dans ses discours. Quelquefois, le chevalier le raillait agréablement en présence même de Manon et l'exhortait à n'être pas plus scrupuleux qu'un grand nombre d'évêques et d'autres prêtres qui savaient fort bien accorder une maîtresse avec un bénéfice. « Voyez, lui dit-il un jour en lui montrant les yeux de Manon, et dites-moi s'il y a des fautes qui ne soient pas justifiées par une si belle cause. »

Cette fois, Tiberge s'emporta, comme si on l'eût blessé au plus tendre de lui-même, ou comme s'il avait peur de ne pas s'indigner assez des paroles impies du chevalier. Il l'accabla des plus durs reproches et termina par ces mots : « Adieu, ingrat et faible ami. Puissent vos criminels plaisirs s'évanouir comme une ombre !... Je romps tout commerce avec vous et je déteste la vie que vous

menez. » Il se leva pour se retirer. Le chevalier voulait le retenir, mais Manon dit : « Laissez-le, vous voyez bien que c'est un fou. »

Tiberge s'enfonça de nouveau dans la théologie et dans les exercices de piété. Mais il ne pensait toujours qu'à des Grieux et à Manon et il se faisait, de leur vie criminelle, des représentations qui lui déchiraient le cœur. Ses deux coupables amis lui manquaient. Quand il apprit qu'ils étaient enfermés, lui à Saint-Lazare, elle à l'Hôpital Général, à la suite d'une escroquerie, il ne vit qu'une chose : la douleur du chevalier d'être séparé de Manon. Et c'est pourquoi, des Grieux l'ayant chargé d'une lettre pour Lescaut, il fit ce que son ami voulait et remit la lettre au ruffian.

Et lorsque des Grieux, s'étant évadé de Saint-Lazare en tuant le portier, et ayant fait échapper Manon de l'hôpital, fit dire à Tiberge qu'il l'attendait dans le jardin du Luxembourg, de nouveau Tiberge accourut, et de nouveau Tiberge lui prêta cent pistoles ; si

charmé de le revoir et de lui être utile qu'il ne lui fit même point de reproches sur le meurtre du portier. Mais, comme ces cent pistoles étaient le tiers de son revenu, il dut s'imposer des privations pour que son ami pût continuer sa vie de péchés.

Puis, encore une fois, Tiberge n'entendit plus parler de lui. Il souhaita secrètement quelque nouveau méfait du chevalier, puisqu'il ne le retrouvait que dans ces occasions. Cela ne tarda point. Un jour, des Grieux vint voir son ami à Saint-Sulpice. Cette fois il sortait du Châtelet où l'avait conduit une nouvelle friponnerie et d'où l'intervention de son père avait pu le tirer. Mais Manon était encore en prison, et son amant manquait d'argent pour travailler à sa délivrance. Tiberge lui présenta sa bourse. Des Grieux prit cinq cents francs sur six cents qu'elle contenait. Tiberge en fut fort heureux. Il trouvait un âcre plaisir à se sacrifier aux deux amants. Il ne pouvait penser qu'à eux. Il continuait

toutefois ses études de théologie ; et, lorsqu'il s'agissait de casuistique, il étonnait les professeurs du séminaire par sa subtilité et son indulgence.

Il reçut bientôt une dernière lettre du chevalier. Manon était conduite, avec d'autres filles galantes, au Havre-de-Grâce, où elle devait être embarquée pour l'Amérique. Le chevalier avait besoin d'argent pour amadouer les archers. Derechef il demandait cent pistoles. « Faites-les moi tenir au Havre, disait-il, par le maître de la poste. » Tiberge se représenta avec une telle vivacité la douleur de son ami, et Manon dans la charrette avec son petit bonnet de prisonnière, qu'il résolut d'aller lui-même les secourir. Il emprunta, il mit en gage ses livres et la moitié de sa garde-robe, s'évada du séminaire et loua une chaise de poste pour le Havre-de-Grâce.

Il y apprit que des Grieux et Manon venaient d'en partir. Il chercha pendant plu-

sieurs mois un vaisseau dans divers ports et finit par en rencontrer un à Saint-Malo, qui levait l'ancre pour la Martinique. Ce vaisseau ayant été pris en chemin par des corsaires espagnols et conduit dans une de leurs îles, il s'échappa et trouva l'occasion d'un petit bâtiment qui partait pour la Nouvelle-Orléans.

En débarquant dans cette ville, il reconnut le chevalier des Grieux qui se promenait sur le port. Le chevalier lui raconta la mort si touchante de Manon. Tiberge pleura longtemps. Mais tout à coup il accusa le chevalier d'avoir été la principale cause des désordres et de la mort de cette pauvre fille, et il l'accabla de telles malédictions que des Grieux crut qu'il avait perdu la tête.

Tous deux revinrent ensemble en France. Là, le chevalier apprit la mort de son père, à laquelle il pensa avec raison que ses égarements avaient contribué. Ses affaires le retinrent d'abord dans sa ville natale, pendant

que Tiberge rentrait à Saint-Sulpice pour y achever sa théologie. Au bout de quelques mois, le chevalier vint à Paris, et Tiberge alla lui faire visite afin de parler de Manon.

Le chevalier se souvenait d'elle avec une tristesse assez douce, mais Tiberge ne pouvait se consoler.

Après le départ de Tiberge, le chevalier des Grieux s'aperçut qu'une miniature de Manon, qui était sur sa table, avait disparu.

En Marge

de la « Nouvelle Héloïse »

Le Tempérament de Saint-Preux

Il suffit de supposer que madame de Wolmar (Julie d'Etanges) ne meurt point et que le roman continue.

De Monsieur de Wolmar à Milord Edouard

Mon cher et respectable ami, j'ai à vous annoncer enfin une bonne nouvelle : la guérison de mon épouse. Nous sommes de nouveau parfaitement heureux tous les quatre, j'entends Julie et moi, son amie Claire d'Orbe (une jeune veuve d'excellent caractère que vous avez vue ici à votre dernière visite), et mon ami l'intéressant et

sensible Saint-Preux. Vous connaissez notre histoire à tous. Notre vie en commun montre assez qu'il n'est point de situation difficile ou dangereuse pour les âmes droites. Claire et Saint-Preux avaient partagé mes veilles et mes angoisses au chevet de Julie. Le souvenir de ces heures où nous avons souffert ensemble a rendu nos relations plus intimes encore et a répandu sur elles comme un charme d'attendrissement.

Saint-Preux a de l'esprit et des lumières, avec une grâce un peu mélancolique. Son commerce est d'une douceur exquise. Que j'ai bien fait de le rappeler jadis et de l'obliger à s'installer chez moi ! Dans une heure d'égarement, il avait abusé de l'innocence de Julie, dont il était le précepteur : mais son cœur était resté pur. Je n'ai pas d'ami plus dévoué. Il instruit mes enfants, comme il avait instruit leur mère. Nos réunions sont charmantes. Julie touche le clavecin, Saint-Preux chante des airs italiens pleins de natu-

rel et de sensibilité, madame d'Orbe anime tout de sa gaieté décente. Julie avait songé à la marier avec Saint-Preux. Il s'est dérobé pour des raisons que j'ignore, mais qui ne peuvent être qu'élevées et dignes de lui...

*
* *

De Saint-Preux à Madame d'Orbe

Vertueuse amie, il faut que je vous dise une impression que j'ai ressentie bien douloureusement, hier, après souper, quand nous étions tous quatre assis devant la maison et que nous regardions le soleil se coucher sur le lac. Le spectacle était sublime, et je plaignais Wolmar de ne pas croire en Dieu... Mais vous, mon amie, vous sembliez triste, et vos regards se posaient sur moi avec un air de reproche. J'ai senti que vous ne m'aviez pas encore pardonné... Ah ! si vous connaissiez mon cœur !...

Lorsque madame de Wolmar voulut unir ma destinée à la vôtre par un lien solennel, je compris l'héroïque effort de cette parfaite amie, je craignis de la faire souffrir, et c'est pour cela que je refusai mon bonheur. Hélas ! c'est vous qui souffrez maintenant, et je ne le veux point. Depuis si longtemps je vous adore ! Un lien secret entre nous deux coûterait moins à ma délicatesse... Voulez-vous, à la nuit tombante, vous trouver dans ce bosquet où jadis, Julie et vous, quand vous étiez jeunes filles toutes les deux... O souvenirs délicieux pour un cœur sensible !... Calme-toi, mon cœur, et contiens tes battements !...

*
* *

De Madame de Wolmar à Saint-Preux

Claire m'a tout dit, parce que cette chère amie ne me cache jamais rien, et aussi parce

qu'elle a voulu m'associer à son bonheur. Pourquoi d'ailleurs m'eût-elle caché vos arrangements, quand j'avais eu moi-même le dessein de vous unir? J'aurais préféré que vous l'épousassiez, mais j'apprécie la délicatesse de vos raisons qu'elle m'a rapportées. Vous avez pensé que, après notre aventure, vous n'aviez plus le droit de disposer publiquement de vous, même avec mon assentiment, et que, Julie ne pouvant être votre épouse, aucune femme ne devait l'être jamais... Quand nous nous sommes rencontrés jadis, chacun de nous deux aimait pour la première fois. Cela ne s'oublie point, et nous sommes restés chastement, mais éternellement liés... Vous avez cru toutefois que vous pouviez concilier votre tendresse pour Claire avec les scrupules de votre cœur, et vous avez bien fait, mon ami. Puisque je ne devais plus être à vous, il me semble que Claire était désignée par le Ciel pour me remplacer. Vos âmes vertueuses sont faites l'une pour l'autre. Son

enjouement égayera votre mélancolie. Elle est heureuse et je m'en réjouis... et cependant je mouille ce papier de mes pleurs...

*
* *

De Saint-Preux à Madame de Wolmar

Adorable amie, en vain votre générosité cherche à dissimuler un sentiment involontaire et sacré... Vous souffrez, je le sais, je le sens, et vous souffrez par ma faute ! Malheureux ! Qu'ai-je fait, hélas ! J'ai connu Claire par vous, je ne l'ai aimée qu'à cause de vous. Quand je l'ai tenue dans mes bras, j'ai cru que c'était avec votre aveu ; et cet aveu, vous me l'aviez donné en effet, mais d'un cœur brisé. Vous pleurez, céleste créature !... Je ne le puis supporter... Oui, vous fûtes à moi, c'est vous-même qui me rappelez ce souvenir enchanteur... Ravivons des feux qui ne

furent jamais complètement éteints !... Je respecte Wolmar : mais que les embrassements d'un athée doivent être froids !... Pardonne-moi, je m'égare... Ce soir, à la nuit tombante, dans ce bosquet où je reçus ton premier baiser, tu trouveras celui qui n'a pas cessé de t'adorer, et qui ne peut croire que ce sentiment qui lui élève l'âme et la remplit d'un enthousiasme divin puisse être jamais coupable aux yeux de l'Être suprême...

*
* *

De Madame d'Orbe à Saint-Preux

Julie m'a tout dit... parce que j'avais tout deviné. Ce n'était pas difficile ; je sentais bien depuis quelque temps à tes négligences, à tes distractions, que je n'avais plus tout ton cœur. Je ne puis t'en vouloir, mon ami. N'est-ce pas moi, hélas ! qui autrefois favorisai vos

amours? Et puis, Julie m'est tellement supérieure ! Elle est tellement plus intelligente, plus instruite et plus vertueuse que moi ! Vous êtes deux âmes sublimes, et que suis-je auprès de vous?... Mais, mon ami, la rieuse Claire ne peut s'empêcher d'être aujourd'hui bien malheureuse. Elle ne te fera pas de reproches ; elle ne te tourmentera point de sa jalousie ; mais aie pitié d'elle et ne l'oublie pas tout à fait...

*
* *

De Monsieur de Wolmar
à Milord Edouard

... Rien d'important ne s'est passé ici depuis ma dernière lettre. Étant heureux, nous n'avons pas d'histoire. Nous vivons tous les quatre conformément à la nature et dans une délicieuse harmonie. Madame de Wolmar, dont la santé s'est fort affermie, est tou-

jours la plus parfaite des épouses et la plus tendre des mères ; madame d'Orbe respire toujours la candeur et la gaieté. J'apprécie de plus en plus les lumières et le caractère élevé de Saint-Preux. Je viens pourtant de découvrir, chez ce philosophe, une faiblesse, d'ailleurs fort excusable et que la nature absout. Je m'étonnais que, si jeune encore, et passant la moitié de ses journées entre deux jeunes femmes, vertueuses mais pleines d'attraits, et dont l'une, madame d'Orbe, le poursuit parfois d'agaceries innocentes, il parût cependant vivre en ascète et ne s'absentât presque jamais. J'ai maintenant le mot de l'énigme. Il y a quelques jours, m'étant levé de fort bonne heure pour aller à Thonon où j'avais affaire, et passant près du pavillon où couchent les serviteurs, je surpris Saint-Preux qui sortait mystérieusement de la chambre de Fanchon Anet, la cuisinière. Fanchon n'a que vingt-huit ans et n'est pas dépourvue d'une certaine grâce rustique.

Saint-Preux fit semblant de ne pas me voir, et je continuai mon chemin...

*
* *

De Saint-Preux à Madame de Wolmar

Chère amie, M. de Wolmar, croyant faire une plaisanterie inoffensive, vous a révélé hier mes relations avec Fanchon Anet. Je pourrais nier la chose : mais pourquoi nier ce qui est si facilement avouable? Ma sublime amie me comprendra. Le don du cœur est le seul qui importe, et vous seule avez mon cœur... Certes, je ne vous reprocherai point ce qui fait votre charme et ce qui me retient auprès de vous : cet esprit toujours occupé des plus graves questions, cette éloquence enflammée qui me démontre Dieu et la loi morale ; mais quelquefois, je l'avoue, inégal à ces hautes spéculations, ou bien encore souffrant de vos jalousies malgré vous réveillées

à l'endroit de madame d'Orbe, je cherche le repos dans la nature ; et la nature, c'est Fanchon Anet. Sa simplicité me rafraîchit. Jadis, avec votre concours, je facilitai le mariage de Fanchon ; elle s'en souvient et m'en témoigne naïvement sa reconnaissance. Fanchon, c'est la tasse de lait que boit en passant le voyageur altéré. Ce n'est point un crime d'y tremper ses lèvres. Et il me semble que, moi aussi, je fais du bien à Fanchon : insensiblement, dans nos brefs entretiens, je forme à la vertu cette âme primitive et sincère, et je lui enseigne la religion du cœur. Cela, d'ailleurs, céleste amie, se passe, si je puis dire, au-dessous de votre regard, et vous n'en sauriez être atteinte ni troublée. J'interroge ma conscience : elle ne me reproche rien. Je suis si sûr de la droiture de mon âme qu'il est impossible que, dans leur fond, mes actions soient jamais repréhensibles...

*
* *

De Fanchon Anet à Monsieur de Wolmar

Monsieur, j'aime mieux vous l'écrire, parce que je n'oserais jamais vous le dire. Hier, M. de Saint-Preux m'a dit comme cela que je travaillais trop et que je devrais vous prier, monsieur, de faire venir ma nièce, qui a seize ans et qui demeure à Monthey, pour m'aider dans mon service. Et il m'a dit qu'il vous en parlerait. M. de Saint-Preux a bien de la bonté ; mais, monsieur, je vous prie de ne pas faire venir Marion, parce que je n'ai pas besoin d'elle, et je vous prie, monsieur, de ne pas dire à M. de Saint-Preux que je vous l'ai dit...

*
* *

De Monsieur de Wolmar

à Milord Edouard

Mon respectable ami, tout va toujours ici le mieux du monde. Cependant, quoique Saint-Preux mène la vie la plus saine et la plus conforme à la nature, il est, depuis quelque temps, dans un état d'extrême fatigue... Son travail acharné (car il prépare un livre sur l'identité du bonheur et de la vertu) en est probablement la cause. Sur le conseil du médecin, il va se reposer quelques semaines dans le Valais...

En Marge

de « l'Abbesse de Jouarre »

Trop Tard[1]

Il y avait autrefois, dans une ville de l'Inde, un fakir très saint, nommé Touriri, qui dès son adolescence s'était appliqué à dompter sa chair afin d'entrer vivant dans la paix du Nirvâna. Mais un jour, ayant lu des livres étrangers, il reconnut la vanité de son entreprise et cessa de croire à ce qu'enseigne le Bouddha. Même il écrivit des ouvrages où il démontrait que le Bouddha n'avait point fait de miracles, et qu'il n'était point Dieu. Mais, en même

1. Extrait des *Impressions de théâtre*, 1er vol., p. 266.

temps, il professait une sagesse si haute et si sereine, et ses écrits avaient tant de grâce, qu'il se fit, dans la ville et dans tout le royaume, un grand nombre de disciples et d'admirateurs.

Cependant, Touriri continuait à vivre dans la chasteté, afin que nul ne pût dire que c'était l'attrait des plaisirs grossiers qui l'avait fait renoncer à ses premières croyances. Mais, à mesure qu'il avançait en âge, il semblait aimer beaucoup les femmes, et il parlait d'elles sans nécessité dans tous ses livres, comme si elles l'eussent préoccupé très vivement. Et il écrivait sur elles des choses si douces, si caressantes et si délicates, que tous ceux qui le lisaient en étaient charmés et troublés jusqu'au fond de leur cœur.

Or, un jour, une veuve de trente ans, qui s'appelait Maïa, jolie, intelligente et riche, eut cette pensée :

« Si Touriri parle ainsi des femmes, c'est sûrement qu'il regrette de ne les avoir pas

connues dans sa jeunesse. Il voudrait les connaître à présent ; mais il n'ose, soit par timidité, soit parce que sa vie passée et sa grande situation l'obligent à persister, par dignité, dans son amère continence. Eh bien, j'irai, et je me livrerai secrètement à lui. S'il n'a plus la jeunesse et la beauté du corps, il a la bonté, il a l'esprit, il a le prestige de la gloire et du génie, et il ne m'en coûtera pas trop d'être son initiatrice. Enfin j'ai pitié de lui, et je veux qu'il ait connu par moi, avant de mourir, ce que n'ignore presque aucun des autres hommes. »

Maïa s'habilla de gazes légères et se parfuma soigneusement. Elle alla chez Touriri à la nuit tombante, s'assit auprès de lui, et l'interrogea sur quelques points de philosophie. Et, tout en lui parlant, elle se serrait contre lui, elle le grisait de son haleine et, enfin, elle lui passa ses bras nus autour du cou :

— Je sais, dit-elle, de quoi vous souffrez : prenez-moi.

Mais Touriri se dégagea doucement et répondit :

— Vous vous trompez.

Par la fenêtre ouverte, qui donnait sur la campagne, on pouvait voir, aux dernières lueurs du crépuscule, une bergère de quinze ans, toute blonde et toute rose, qui ramenait ses moutons.

Touriri la montra du doigt à Maïa, et dit avec une grande tristesse :

— Je voudrais avoir vingt ans et être aimé d'une enfant pareille à celle-ci. Or voilà ce que vous ne pouvez me donner, ni vous, ni personne.

Et, comme Maïa s'en allait, toute confuse, elle entendit Touriri murmurer derrière elle une des phrases de son dernier livre :

— Quelque chose te manquera éternellement ; éternellement tu pleureras ta virginité.

Contes de Noël

La Vierge Sarrasine

Pour Myriam Harry

GUILLAUME d'Herbilly était imagier. Il avait taillé dans la pierre, pour les églises de sa province, beaucoup de Vierges et de Christs, d'Apôtres et de Prophètes, et de Jugements derniers. Il avait taillé aussi, avec prédilection, des Bethsabées au bain, des Dalilas coupant la chevelure de Samson, et des Suzannes entre les vieillards. Il aimait son art et, quoiqu'il fût bon chrétien, il était surtout sensible aux formes des corps et aux mouvements de la vie.

Il partit pour la Croisade avec son maître, le comte Étienne de Blois, moitié par le zèle de délivrer le tombeau du Christ, moitié par la curiosité de voir des choses nouvelles.

Il passa les Alpes, traversa la Dalmatie et l'Épire, fut à Byzance, puis à Antioche, enfin sous les murs de Jérusalem. Il se battit aussi bien qu'aucun de ses compagnons et endura beaucoup de maux. Or, pendant le siège de la ville sainte, il fit connaissance avec une dame sarrasine qui, non loin du camp des croisés, habitait une maison carrée et blanche de chaux au milieu de fleurs éclatantes et d'arbres odorants. Cette femme vivait mal, mais elle était jeune et belle. Ému par cette beauté qui différait de la beauté de France, enclin à prendre du plaisir après tant de fatigues, loin de son pays et du clocher de son église, et parce que les hommes se croient plus de choses permises en pays étranger, Guillaume s'abandonna immodérément aux séductions, ou plutôt aux maléfices de cette païenne, et, dans ses

bras couleur d'ambre, oublia le salut de son âme.

Puis, après avoir contribué pour sa part à la prise de la ville et à la délivrance du Tombeau, il repartit pour la France avec son seigneur. Mais, plus vivant en lui que l'image du Saint-Sépulcre, il emportait le souvenir de la femme sarrasine.

***

De retour dans son pays, le comte de Blois, pour s'acquitter d'un vœu, fit construire une chapelle en l'honneur de la Nativité de Jésus. Guillaume fut chargé des sculptures. Il représenta, au-dessus de l'autel, par des statues peintes, l'enfant dans la crèche, la Vierge Marie, Joseph, les bergers. Mais, comme il savait qu'ils étaient de la même race que les habitants des pays d'Orient, il donna aux bergers et à saint Joseph les figures qu'il avait vues aux Sarrasins. Et, quand il tailla l'image

de la Vierge, il la fit, sans le vouloir, à la ressemblance de la Sarrasine avec qui il avait péché.

La chapelle achevée, on l'inaugura en grande pompe. On admira l'œuvre de Guillaume. En vain un clerc fit cette réflexion, que la Vierge Marie n'avait pas trop l'air d'une chrétienne ; comme elle était belle, elle plut à la foule et fut bientôt plus honorée et plus invoquée que les madones des plus fameux pèlerinages de la région.

Mais bientôt on s'aperçut que la Vierge de Guillaume n'était pas une bonne Vierge. Non seulement elle n'exauçait pas les prières, mais elle faisait le contraire de ce qu'on lui avait demandé. Par exemple, quand on lui demandait la guérison d'un malade, ce malade ne manquait pas de mourir. La sécheresse étant extrême, on implora d'elle la pluie, et la sécheresse redoubla et les récoltes furent perdues. Une femme grosse, qui avait fait une neuvaine pour avoir un garçon, eut deux filles.

Et ce qui demeurait secret était plus terrible encore. Les épouses ou les jeunes filles tentées, qui imploraient cette Vierge contre la tentation, y succombaient inévitablement. Tout en priant la Vierge sarrasine, elles voyaient en elle, dans ses longs yeux et dans son sein, une beauté de telle sorte qu'elle les inclinait à l'amour et aux tendres désirs.

C'est qu'un démon était dans la Vierge de Guillaume. Et ce démon était dans la statue parce qu'il était dans l'imagier. Et il était dans l'imagier parce que l'imagier ne pouvait oublier l'odeur ni les baisers de la païenne de là-bas.

Guillaume continuait donc de porter en lui une concupiscence mahométane dont il cherchait partout le contentement. Il était devenu le plus grand débauché de la contrée. Et, à mesure que croissait la folie impure de ce malheureux, croissait aussi la malfaisance de la trompeuse idole qu'il avait taillée et se multipliaient ses refus de guérir les malades

et de protéger les fruits de la terre ou la vertu des femmes.

*
* *

Or il n'y avait pas dans tout le pays de fille plus sage que la petite Toinon. Elle était pauvre et vivait avec sa grand'mère du produit d'un maigre champ et d'un petit troupeau de chèvres ; mais son âme était un trésor d'innocence et de bonté à ravir les anges.

Sa grand'mère étant tombée malade, Toinon vint prier la Vierge de la crèche. Elle priait de tout son cœur, en fixant sur l'image des yeux d'un bleu aussi pur que celui des bluets et des pervenches et où n'avait jamais passé l'ombre d'un désir mauvais.

Il se trouva que Guillaume l'imagier était dans la chapelle. Il y venait souvent pour le plaisir de regarder sa Vierge si peu virginale et de renouveler en lui le souvenir de la dame musulmane. Mais ce jour-là il ne la regarda pas longtemps ; il en fut détourné par la grâce

ignorante de la petite Toinon, et par son charme ingénu et blond, si différent du brun sortilège de l'autre femme.

Il suivit Toinon quand elle sortit de la chapelle, et il s'apprêtait à l'aborder par des propos galants ; mais elle leva sur lui des yeux si étonnés qu'il ne sut que dire ; il la laissa rentrer chez sa grand'mère, et s'en fut rêver dans les champs.

Toinon trouva sa mère-grand non pas guérie, mais calme et qui sommeillait. Le lendemain, elle retourna à la chapelle. A mesure que la jeune fille priait, le visage de la statue devenait plus doux et plus chrétien, comme si, d'être priée par Toinon, cela mettait peu à peu dans la Vierge sarrasine une âme plus pareille à celle de la jeune fille.

Et Guillaume aussi, caché dans un coin de la chapelle, sentait le démon se retirer de lui en même temps qu'il semblait sortir de la statue, par la vertu de l'honnête amour que lui inspirait Toinon.

Rentrée dans sa maison, Toinon vit sa mère-grand levée et en train de se faire une soupe. C'était la première fois que la Vierge de Guillaume exauçait une prière. Elle était donc désensorcelée. Toinon, joyeuse, sortit pour annoncer aux voisines la bonne nouvelle. En chemin, elle rencontra l'imagier qui la demanda poliment en mariage, et elle ne dit pas non.

A partir de ce jour, la Vierge de Guillaume fit des miracles tant qu'on voulut. Et l'on remarqua bientôt que ses yeux, qui étaient trop longs et noirs, étaient devenus ovales et presque bleus ; que sa bouche trop rouge avait pâli et que tout son visage avait pris un aspect plus honnête, soit par le départ du diable qui avait habité en elle, soit par l'effet du temps et de l'usure.

Les Grands Souliers

Elle allait, la petite fille, traînant ses vieilles espadrilles trop grandes sur le trottoir humide de brume de la rue de Belleville.

C'était le soir de Noël. En attendant le réveillon, tout le quartier était dans la rue. Le funiculaire faisait son tintamarre ; la foule grouillait autour des étalages en plein air ; des gamins jouaient de la trompette ; des ouvriers entraient par bandes chez les marchands de vin, dont les vitres flambaient ; et, se tenant par la main, des demoiselles du

faubourg barraient le trottoir, serrées dans des fichus de laine, un gros rouleau de cheveux sur le nez.

La petite fille s'appelait Célestine. Elle avait sept ans. Elle aurait été jolie si elle avait été lavée et si ses yeux verts avaient souri. Mais ils ne souriaient guère, car Célestine était une petite fille très malheureuse. Son père et sa mère, de bons forains pleins de courage, lui lutteur, elle gymnaste, étaient morts tous deux, lui, d'un chaud et froid, elle, d'un saut périlleux manqué ; et d'autres forains avaient recueilli Célestine non par tendresse ni même par pitié, mais pour profiter d'elle en la forçant à mendier.

Elle devait rapporter dix sous tous les soirs. Et, souvent, elle ne les avait pas, et, d'autres fois, quand elle les avait, elle ne pouvait s'empêcher d'en distraire de quoi acheter un ou deux gâteaux, sachant bien qu'elle serait battue ; de quoi elle prenait bravement son parti.

*
* *

Ce soir-là, ses faux parents étaient allés boire chez le marchand de vin, et l'avaient envoyée mendier dans la rue. Et elle se sentait encore plus malheureuse que de coutume parce que, tout autour d'elle, il y avait des parents qui achetaient de belles choses à leurs enfants, et parce qu'elle savait que, cette nuit-là, l'Enfant Jésus ou quelque ange du ciel venait déposer des jouets et des bonbons dans les souliers des petits.

Une vitrine surtout l'arrêta. Elle eut quelques moments d'extase devant une poupée riche, habillée de soie rose et de dentelle, dont les bras courts avaient de petits gants de peau, qui fermait les yeux quand on la couchait, et dont la bouche entr'ouverte était si petite qu'elle ne laissait voir que deux dents de souris.

Célestine, grelottante dans sa méchante robe trouée, songeait :

« Bien sûr, je n'aurai jamais cette grande poupée-là ; mais je n'en aurai même pas une petite. Car, si l'Enfant Jésus voulait m'en donner une, il ne saurait pas où la mettre, puisque moi, je n'ai pas de souliers. »

Tout à coup, elle aperçut à un étalage en plein air des souliers de toutes sortes — brodequins, souliers Molière, bottines à boutons, à lacets, à élastiques, pantoufles, babouches, « kroumirs » — soigneusement alignés, ou disposés en larges fleurs dont les pétales étaient formés de godillots, et le cœur, d'escarpins délicats.

Derrière ces magnificences, le marchand, un gros vieil homme, somnolait.

Le désir de Célestine fut tel, que sa petite conscience oublia de l'avertir. D'un geste de singe, elle tira à elle par les lacets — n'ayant pas eu le temps de choisir — une paire de

souliers énormes, des souliers de charretier ou de terrassier, qui se trouvaient au bord de l'étalage, et elle s'enfuit avec, en les serrant sur son cœur.

***

Dans les ténèbres, en tâtonnant (car le concierge avait éteint le gaz), elle monta les six étages qui menaient à sa mansarde. Comme elle savait où étaient les allumettes et la bougie fichée dans la bouteille, elle fit de la lumière et déposa les grands souliers au pied du mauvais poêle éteint. Puis elle se blottit dans la caisse d'emballage qui lui servait de lit, et s'endormit presque tout de suite.

***

Une grande lueur emplit la mansarde. Un ange est là, sans qu'on puisse savoir comment

il est entré ; un ange long et mince, avec deux grandes ailes dont le bout frôle la poussière du plancher, et une tête de jeune fille sage, dont les cheveux bouffants sont partagés au milieu par une raie bien droite.

Il tient un gros registre, où sont inscrites toutes les rues avec tous les numéros des maisons et les noms des locataires. Il le feuillette de son doigt d'ange, qu'il mouille de temps en temps, et, quand il est arrivé à la page qu'il cherchait, il regarde tout autour de la chambre, aperçoit Célestine dans sa caisse d'emballage et dit tout haut :

— Oui, voilà bien la petite fille qui est marquée sur le registre. J'ai quelque chose pour elle.

A ces mots, il tira de dessous sa robe la magnifique poupée que l'enfant admirait quelques heures auparavant, et se baissa comme pour la déposer dans un des souliers... Mais il interrompit son geste :

— Qu'est-ce que cela signifie? dit-il. Ce

sont là les souliers d'une grande personne et non pas d'une petite fille. Est-ce qu'on se moque de moi?

Là-dessus, l'ange remet la poupée sous sa robe. Puis, il regarde longuement Célestine d'un œil triste et d'un air de reproche, et disparaît subitement.

*
* *

Célestine pleura et sanglota longtemps, mais elle finit par se rendormir dans ses larmes.

Quand elle se réveilla le lendemain, ses faux parents n'étaient pas encore rentrés. Son premier regard fut pour les souliers : elle vit qu'ils étaient vides et se ressouvint de la visite de l'ange et de la façon dont il l'avait regardée.

Alors, ayant réfléchi sur tout cela, elle s'habilla très vite, prit un soulier dans chaque main, dégringola les six étages, et courut à la

maison du vieux cordonnier, qui, tout justement, était sur le seuil de sa boutique.

Célestine lui tendit les deux grands souliers neufs au bout de ses petits bras, lui demandant pardon, et lui racontant des choses où le bonhomme ne comprit rien, sinon que cette petite fille lui rapportait sa marchandise.

Il appela sa femme, qui faisait le café au lait dans l'arrière-boutique :

— Écoute la gosse, lui dit-il. Toi, tu la comprendras peut-être.

Et Célestine recommença son histoire, et la femme du cordonnier la comprit parfaitement.

Elle embrassa l'enfant et dit à son mari :

— Voilà vraiment une honnête petite fille, et elle y a d'autant plus de mérite qu'elle est très pauvre et très malheureuse. Ce qu'elle vient de faire montre qu'elle a du cœur. Elle paraît douce et elle sera jolie quand elle sera débarbouillée. Depuis vingt ans nous désirons une petite fille : si nous adoptions celle-

là, mon ami ? Nous le pouvons facilement, puisque les mauvaises gens avec qui elle demeure ne sont pas ses parents.

Et le bon cordonnier et la bonne cordonnière adoptèrent Célestine. Ses faux parents voulurent la reprendre ; mais le commissaire leur fit dire de se tenir tranquilles.

FIN

TABLE

EN MARGE DE L'ODYSSÉE.

La vieillesse d'Hélène 3
Le secret de Pénélope. 13

EN MARGE D'HÉRODOTE.

Tati 29

EN MARGE D'OVIDE.

Daphné. 41
La petite sœur. 49

EN MARGE DES CHANSONS DE GESTES.

La prise d'Orange 61

EN MARGE DE JOINVILLE.

La rose de Bethléem 71

EN MARGE DE BOCCACE.

Maternité. 83

EN MARGE DE RIBADENEIRA.

Casuistique 97

EN MARGE DES NOUVELLES DE CERVANTÈS.

Un amoureux 109

EN MARGE DE CORNEILLE.

L'ennemi. 123

EN MARGE DE MOLIÈRE.

Molière à Chambord. 135

EN MARGE DE RACINE.

Une répétition d'*Esther*. 147

EN MARGE DE LA FONTAINE.

Le cilice. 165

EN MARGE DE BOSSUET.

Le « Saint Amour ». 177

EN MARGE DES CONTES DE PERRAULT.

Le lapin blanc et les trèfles à quatre feuilles. . 189

EN MARGE DE ROBINSON CRUSOÉ.

La naufragée. 199

EN MARGE DE « GIL BLAS ».

L'aventure de Rosimiro 215

EN MARGE DE « MANON LESCAUT ».

Tiberge 225

EN MARGE DE LA « NOUVELLE HÉLOÏSE ».

Le tempérament de Saint-Preux. 241

EN MARGE DE L' « ABBESSE DE JOUARRE ».

Trop tard. 257

CONTES DE NOËL.

La vierge sarrasine. 263
Les grands souliers 271

Paris. — Imprimerie L. POCHY, 52, rue du Château. — 555-14.

6

BINDING LIST SEP 15 1941

PQ
2337
L3V5

Lemaître, Jules
La vieillesse d'Hélène

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY